

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



N° 5

1881 MAI

Le magnétisme et la science officielle.

A PROPOS D'UNE CONFÉRENCE FAITE A LA SORBONNE.

Il existe un fanatisme qui, pour ne pas être inspiré par la foi, n'en est pas moins fort à craindre pour le progrès et la liberté. Ce genre de fanatisme tend à reconstituer, au profit des savants à diplômes, les privilèges d'infailibilité et d'orthodoxie attribués jadis à la Religion et à ses prêtres.

C'est le mandarinat chinois mis à la place du sacerdoce catholique.

On trouve un exemple frappant de ce fanatisme, fait comme l'autre, d'intolérance et d'exclusivisme, dans les paroles prononcées par un jeune médecin de la *Salpêtrière*, au cours d'une conférence publique qu'il a faite récemment dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne et dont le texte a été publié dans la *Revue scientifique* de Germer-Baillière (n° du 26 mars 1881).

Le conférencier, devant qui s'ouvre la double carrière de la pratique médicale et du professorat, a soin, tout d'abord, pour ne pas se compromettre vis-à-vis de la faculté, de déclarer qu'il repousse, comme ses maîtres, le magnétisme animal, « ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal, » et qu'il n'a rien de commun avec ceux qui s'en occupent. C'est là un terrain d'hérésie et comme tel interdit aux fidèles. Il est orthodoxe, lui, et veut qu'on sache qu'il croit tout ce que croit LA FACULTÉ : « Il semble en effet dit-il, qu'il y ait, dans la science des choses dont on ne doit pas parler, dans l'exposition desquelles un homme prudent ne s'aventure jamais, des sujets dangereux dont il n'y a jamais bénéfice à s'occuper. Le samnambulisme ou, comme le disent encore certaines personnes qui persistent à se servir d'une expression fâcheuse, le magnétisme animal est certainement de cette catégorie. »

Il paraît qu'à l'École de médecine, c'est comme au séminaire, où il est défendu d'approfondir *les mystères* et de lire les auteurs qui ont attaqué les dogmes de l'Église. Le succès dans les carrières de la science est à ce prix. O vérité, que devient ton culte avec de tels enseignements, et que nous sommes loin du *vitam impendere vero* des philosophes ! » Consacrer sa vie au vrai, allons donc ! avant tout, il faut faire son chemin, s'enrichir, avoir des places, des honneurs, des fonctions : « Le reste ne vaut pas une chiquenaude. »

Ainsi il y a dans le domaine de la science des sujets interdits aux hommes « prudents » au nom de leur intérêt personnel. C'est entendu, prenons-en note, et passons.

Avant de passer, cependant, appuyons le témoignage du disciple de l'autorité du maître lui-même. Voici ce que répond M. le Dr Charcot à ceux qui lui font compliment de ses belles expériences de « Magnétisme animal : »

— « Magnétisme animal » ! s'écrie-t-il aussitôt, connais pas. J'ai fait à la *Salpêtrière* des études sur l'hystérie. Vous voulez parler des phénomènes que nous avons provoqués chez les femmes hystériques. Ils sont curieux en effet...

— Oui, mais il y a cent ans que les magnétiseurs produisent ces phénomènes et d'autres non moins curieux. Bien plus, les phénomènes, *dits* magnétiques, les plus intéressants pour la science de la vie se produisent sur les hommes aussi bien que sur les femmes. Or les hommes ne sont pas hystériques.

— C'est égal, reprennent en chœur les coryphées de la faculté et tous les échos d'alentour, c'est de l'hystérie, de l'épilepsie, une névrose quelconque, ce n'est pas l'effet du magnétisme, « et nous n'hésitons pas, ajoute l'un d'eux au nom de tous, nous n'hésitons pas, avec notre savant confrère et ami le Dr Dechambre de l'Académie de médecine, l'un des médecins qui ont le mieux étudié la question, à formuler ici cette conclusion radicale : Le magnétisme animal n'existe pas. (1) »

Puisqu'on cite le nom de M. Dechambre, nous rappellerons les noms de Georget et de Rostan, dont le talent et la bonne foi sont autrement sérieux et incontestables. Ces deux éminents aliénistes, ont rendu en faveur du magnétisme animal, après l'avoir étudié sérieusement en opérant eux-mêmes, le plus éclatant témoignage, en même temps qu'ils ont en parlant du Dr Dechambre, donné la mesure de son impartialité sur la question. Voici un document d'un caractère officiel et peu connu que nous empruntons au *journal de médecine mentale*. Le texte de ce document est précédé de quelques lignes du Dr Delasiauve. Ces lignes sont bonnes aussi à reproduire :

« L'opinion médicale, on le sait, fut longtemps en doute sur les phénomènes de double vue et de transposition des sens. Elle eut ce que l'on peut appeler ses sceptiques, ses neutres, ses enclins. Des essais plus ou moins équivoques furent interprétés suivant les tendances. Parmi ceux d'entre nous que le magnétisme attira, l'un des mieux disposés à en subir l'ascendant fut notre excellent maître Rostan, nature riche, honnête, expansive, presque enthousiaste. Il était alors médecin à la *Salpêtrière*. Plusieurs magnétisées furent soumises à son examen. Il fit des passes, exerça de diverses façons le pouvoir de sa volonté ; et de ces expérimentations, retira une telle persuasion que dans un article de dictionnaire, *Magnétisme*, il n'hésita pas à convingner les résultats qu'il avait obtenus.

Depuis, les années s'étaient écoulées. Rostan, devenu professeur avait acquis une grande notoriété de praticien. Scientifiquement, le magnétisme était tombé à l'état légendaire. Rostan avait gardé un silence imperturbable. Que pensait-il ? Avait-il conservé ou déserté ses anciennes convictions ? Maintenait-il *in petto* ou désavouerait-il l'écrit qui avait été si remarqué ?...

« Il y a une douzaine d'années, une solennelle discussion avait été ouverte à la société médico-psychologique sur les *névroses extraordinaires*. Naturellement le magnétisme fut mis en cause, et Rostan aussi. Mais on ne se contenta pas de controverser les idées du maître, on voulut savoir sa pensée actuelle. Une commission fut dépêchée vers lui, et le gracieux aveu qu'elle sollicitait figure expressément dans les comptes-rendus des actes de la savante compagnie

(1) Cette phrase est du Dr Decaisne le spirituel rédacteur du journal *La France* voir le n° du 17 décembre 1878.

(Annal. médi. psychologi. 1858, p. 266) Nous citons textuellement ses propres paroles :

« Les opinions que j'ai exprimées à une autre époque relativement au magnétisme sont toujours les mêmes. Déduites d'expériences rigoureuses, et selon moi, au-dessus de toute critique, elles ne pouvaient varier. Les expériences ont été faites pour la plupart dans la salle de garde de la Salpêtrière, petite chambre blanchie à la chaux, dépourvue de glaces, et en présence de un ou deux témoins seulement. C'est une fille de service de la Salpêtrière, très simple et ignorant même le nom du magnétisme, qui a servi de sujet à mes observations. Il y a des phénomènes extra-physiologiques, je le maintiens, que j'ai observés, en me mettant soigneusement à l'abri de toute supercherie. Ce n'est pas à volonté que le sujet soumis à l'expérience peut accélérer ou ralentir le mouvement du cœur ni les pulsations artérielles. J'insiste sur ce phénomène parcequ'il me paraît tout-à-fait probant. Mais j'en ai observé bien d'autres et de plus extraordinaires. Si j'avais à écrire aujourd'hui sur le magnétisme, je ne retrancherais rien de ce que j'ai écrit à cette époque (1825), et j'aurais peut-être à y ajouter. Si cet article n'a pas été reproduit dans la seconde édition du *Dictionnaire*, c'est indépendamment de ma volonté et parce que l'article *Magnétisme* a été confié à une autre plume. J'ai lieu de croire sincères, comme les miennes, les expériences de Georget. Si M. Dechambre a obtenu plus tard des rétractations de la part d'une ou de deux des malades qui avaient servi aux expériences de Georget, cela tient à la manière dont il s'est plu à les interroger, à la torture morale qu'il leur a fait subir; et cela n'infirme en rien pour moi la valeur des faits énoncés par Georget. Depuis longtemps j'ai cessé de m'occuper de magnétisme, mais je reste dans ma conviction au sujet de la réalité de certains faits extra-physiologiques, que je ne prétends pas expliquer d'ailleurs. Si je n'ai pas relevé certaines attaques dirigées contre moi à cet égard, c'est parce que je l'ai cru inutile : la vérité se suffit toujours à elle-même. C'est une folie de vouloir convaincre ceux qui ne veulent pas l'être. Il faut se borner à plaindre les gens qui refusent de l'examiner et qui ont l'outrecuidance de mettre leur jugement, leur sagacité, leur intelligence au-dessus du jugement de la sagacité et de l'intelligence des autres. (*Journal de médecine mentale*. tome X nos 7, 8 juillet et août 1870, pages 220 et 221. »

A côté de cette déclaration si explicite, mettons celle de l'excellent aliéniste et professeur Georget. Elle figure dans son testament et a été écrite peu de temps avant sa mort. « En 1821, dit-il, dans mon ouvrage sur la *physiologie du système nerveux*; j'ai hautement professé le matérialisme. L'année précédente, j'avais publié un traité sur la folie, dans lequel sont exposées des idées en rapport avec les croyances généralement reçues, et à peine avais-je mis au jour la *physiologie du système nerveux*, que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire, le *somnambulisme*, ne me permirent pas de douter de l'existence en nous et hors de nous, d'un principe intelligent, tout-à-fait différent des existences matérielles. Ce sera, si l'on veut, l'âme et Dieu. Il y a chez moi à cet égard une conviction profonde fondée sur des faits que je crois incontestables. Cette déclaration ne verra le jour que lorsqu'on ne pourra plus douter de sa sincérité et suspecter mes intentions. Si je ne puis la publier moi-même, je prie instamment les personnes qui en prendraient connaissance, à l'ouverture du présent testament,

c'est-à-dire après ma mort, de lui donner toute la publicité possible (1). »

Ce 1^{er} mars 1826. »

Comme de nos jours M. Charcot, c'est à la Salpêtrière, que Georget et Rostan avaient fait leurs expériences. Incrédules l'un et l'autre, ils avaient été amenés à s'occuper de magnétisme après avoir assisté aux expériences si concluantes de M. Du Potet à l'Hôtel-Dieu. C'était en 1820. On sait que cet éminent magnétiste, alors simple étudiant en médecine, avait démontré l'action à distance en endormant une somnambule à travers une cloison, à une heure inattendue de celle-ci et alors qu'elle ait ignoré la présence du magnétiseur. Ce fait plusieurs fois renouvelé avait eu du retentissement et avait grandement contribué à rappeler l'attention sur le magnétisme. L'incrédulité de Georget avait été ébranlée. Il examina et réussit à produire lui-même des phénomènes extraordinaires. Ayant à sa disposition tout ce personnel d'aliénés et de femmes hystériques de La Salpêtrière, il se livra avec une véritable passion à la pratique du magnétisme et tenta les expériences les plus dangereuses. Il rendait les malades totalement insensibles en les magnétisant fortement, leur faisait respirer des poisons, brûlait sur eux des moxas. Il constata que pendant la durée des crises, les somnambules ne se plaignaient pas, mais que les douleurs devenaient très violentes après qu'il leur avait rendu la sensibilité. Il vit bien des fois ses somnambules prendre momentanément les maladies des individus malades avec lesquels il les avait mises en communication. Ses sujets voyaient l'intérieur de leurs corps et décrivaient leur état morbide. Ils ordonnaient des remèdes et ne se souvenaient de rien au réveil. « J'ai vu, dit-il, un assez grand nombre de fois, des somnambules annoncer plusieurs heures, plusieurs jours, vingt jours à l'avance, l'heure, la minute même de l'invasion d'accès épileptiques et hystériques, et de l'éruption des règles; indiquer quelle serait sa durée, l'intensité des accès, et toutes ces choses se sont exactement vérifiées, etc. (2). »

C'est l'une des malades de Georget, nommée Pétronille qui annonça à l'un de ses confrères, le docteur Londres, médecin du même hôpital, que dans quinze jours, il aurait une affaire d'honneur et serait blessé. Celui-ci tire son agenda et y consigne cette prédiction. Au bout de la quinzaine, il a une discussion avec un de ses confrères. Il se bat en duel, reçoit un coup d'épée; et pendant qu'on le ramène chez lui en voiture, il tire son agenda et fait lire à son adversaire la prédiction qui lui a été faite (3)

« Telle est cependant la crainte que les médecins ont de leurs collègues, observe fort judicieusement l'auteur de *l'Histoire du somnambulisme*, quand il s'agit de magnétisme et combien il est dangereux de se dire magnétiseur, que Georget, dans sa *Physiologie du système nerveux*, ne nomme ni ses somnambules ni les témoins ni les médecins qui y concouraient. « C'est par la raison, dit-il

(1) Georget. — *Physiologie du système nerveux*, t. I, p. 258 à 302.

(2) Rapporté par Mialle. — Exposé des cures opérées par le Magnétisme. Ier p. 258 et par Gauthier, *Histoire du somnambulisme*, t. II p. 325.

(3) Cette déclaration de Georget a été publiée plusieurs fois. Elle se trouve notamment dans l'ouvrage du Dr Foissac : *Rapports et discussions sur le Magnétisme animal* p. 289. (Paris 1833) et dans le livre du Dr Louis de Séré : *Application du somnambulisme au diagnostic et au traitement des maladies*, Paris 1855.

que nous vivons dans un temps où il est peut-être encore pardonnable de cacher ses croyances au magnétisme. »

Ajoutons que ce qui était vrai en 1821 n'a pas cessé d'être vrai en 1881. A cette époque, comme au temps de Mesmer et de d'Eslon, la Faculté aimait à diviser les adeptes du magnétisme en dupes et en fripons. Rien n'est changé depuis lors : voici comme en parle M. Regnard déjà cité, dans sa conférence de la Sorbonne : « Mystérieux en lui-même, puisqu'il ne nous est connu que par ses effets, il (le magnétisme) a encore contre lui *tous ses adeptes*, parmi lesquels on n'a guère rencontré jusqu'à ces derniers temps que *des dupes* qui acceptaient tout et *des charlatans* qui tâchaient d'en imposer à tous. »

Il faut donc mettre dans l'une ou l'autre classe les Puységur, les Petetin, les Deleuze, les Du Potet, les Georget, les Rostan, les Itard, les Foissac et tant d'autres magnétiseurs distingués ou médecins courageux qui ont confessé la vérité des faits magnétiques et se sont livrés à la pratique du magnétisme.

Dupes et charlatans ! Mais les dupes, cher monsieur, ne serait-ce pas tout ce public imbécile qui croit à la médecine quand « les princes de la science » ont cessé d'y croire, et les charlatans ne se trouveraient-ils pas parmi ces mêmes « princes de la science » qui s'enrichissent à professer une science médicale à laquelle ils ne croient point ?

M. Regnard ne se contente pas d'injurier les hérétiques de la science, comme faisaient les fanatiques de la foi, il les dénonce aux tribunaux et, à défaut du bûcher, leur promet les cabanons de Bicêtre et de Charenton. Citons ce passage qui est le coup de poing de la fin : « J'ai fini, messieurs, je vous ai dit tout ce que j'ai vu sur le fameux *Magnétisme animal*. Je ne vous ai pas parlé de la lecture à travers un bandeau ou par le moyen de la seconde vue, de la divination, de l'art de guérir les maladies par le magnétisme. Ces choses-là ne relèvent pas de la science. On n'en parle pas en Sorbonne. Nos hospices de Bicêtre et de Charenton, les diverses chambres de nos tribunaux correctionnels me semblent les seuls endroits où de temps en temps il puisse en être question. »

Notez que le monsieur qui parle ainsi ne sait rien de l'histoire du magnétisme. Il ignore que c'est l'illustre Petetin (de Lyon) qui, le premier, a constaté par de nombreuses expériences, le phénomène de la transposition des sens à l'épigastre, que les Drs Rostan et Ferrus ont obtenu la lecture par le derrière de la tête ; que Rostan et Georget, qui opéraient, eux aussi, à La Salpêtrière, ont déclaré tous deux avoir été témoins « de phénomènes étonnants de prévision et de clairvoyance. » Sont-ce là des imposteurs ou des fous ? Mais ces trois médecins, Petetin, Rostan et Georget, chez qui la science était à la hauteur du caractère, furent de ceux dont s'honore l'humanité. Les expériences que les deux derniers firent de 1821 à 1825 à La Salpêtrière, furent tout autrement remarquables et concluantes que celles de M. Charcot et de ses élèves. Il est vrai qu'animés d'un ardent amour de la vérité, Rostan et Georget n'avaient pas le parti pris de nier le magnétisme tout en le dépouillant de celles de ses conquêtes qui paraissent ne pas contredire les fausses données d'une science dépourvue de cœur, de méthode et de conscience.

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine !

Dans une seconde étude, nous montrerons qu'une science, qui s'en tient à la définition de l'Opium des médecins de Molière (*facit dormire quiâ virtus est dormitiva*) est une science stérile et que la médecine continuera à ne pas faire un pas tant qu'elle obéira à cette méthode qui se dit positive et qui n'est qu'abrutis-

sante » de constater les faits, de déterminer les conditions dans lesquelles ils se produisent, mais sans en chercher l'explication (1). » Etonnez-vous donc qu'avec une pareille méthode, la médecine guérisse de moins en moins et que les médecins aient cessé de croire à la médecine !

Ch. FAUVETY.

ANNIVERSAIRE DU 31 MARS

Le 31 mars à deux heures de l'après-midi, les délégués des groupes parisiens se sont réunis au père Lachaise, autour du Dolmen qui couvre les restes mortels d'Allan Kardec ; la Veuve du Maître présidait à cette cérémonie ; chacun lui exprimait sa sympathie, lui prouvait son respect.

M. P. G. Leymarie avait inscrit le nom des orateurs ; ont pris tour à tour la parole, M. de Warroquier, Mme G. Cochet, M. Melsen, M. Pichery, Mme Michel Rosen, M. Algol, M. Denis, M. Camille Chaigneau, M. X. ouvrier belge.

Les journaux politiques de Paris avaient envoyés leurs reporters à cette cérémonie dont suivant leur coutume ils ont fait des comptes-rendus ridicules.

Le soir du 31 mars, un banquet réunissait 200 convives dans les salons Richefeu, au Palais-Royal ; divers toasts y ont été portés, et des artistes éminents ont voulu que cette journée, vouée au souvenir d'un célèbre novateur, se terminât par un concert dont ils ont rempli le programme avec entrain et un véritable talent.

Nous remercions les artistes, nos F. E. et C., les orateurs qui ont rendu un juste hommage à Allan Kardec ; nous ne pouvons oublier M. Denis de Tours, qui, prié par M. Leymarie de prononcer quelques paroles, a improvisé un discours plein de cœur et de chaudes et belles pensées, en un langage sobre, précis, imagé, qui a soulevé les applaudissements unanimes de l'assistance. M. Denis est un conférencier comme on les aime, il sera l'un des premiers à faire connaître et apprécier la philosophie spirite.

Discours de M. Camille Chaigneau.

Frères et sœurs en Humanité, — et c'est bien avec intention que je m'exprime ainsi, — frères et sœurs en Humanité, si j'éprouve

(1) Cette définition de la méthode est celle de M. Regnard, qui ne fait que répéter ses maîtres.

chaque année la même joie à me retrouver parmi vous devant ce dolmen, c'est que l'homme supérieur dont nous venons saluer le souvenir, l'Esprit sublime dont nous venons évoquer la présence, n'a pas été seulement le fondateur d'une doctrine, le chef d'une école, c'est qu'il a été une large intelligence et un grand cœur, ouverts aux plus nobles aspirations de toutes les intelligences et de tous les cœurs, c'est qu'il a été, par son travail à la fois scientifique et idéal, un homme de progrès et un bienfaiteur de l'Humanité.

Celui qui a dit « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'Humanité » ne saurait être l'homme de quelques-uns; il est l'homme de tous. Et, si nous sommes encore peu nombreux à lui adresser une pensée de reconnaissance, c'est que les efforts les plus féconds sont toujours ceux qui troublent le plus les idées acquises, et que les préjugés sont d'autant plus tenaces que leur extraction doit produire un changement plus radical dans le milieu où ils ont plongé leur domination. Mais, pour être lent, le travail n'en est pas moins sûr, car il a pour lui la force de la vérité, et, lorsque viendra enfin l'heure du succès général, on pourra voir dans toute sa lumière, la grandeur de cette œuvre, et l'Humanité entière la saluera, car c'est l'Humanité elle-même qui l'aura construite.

C'est, en effet, une des plus remarquables conquêtes de l'étude spirite, dont Allan Kardec a été parmi nous l'organisateur, c'est un de ses plus beaux titres de gloire, d'en avoir fini avec le surnaturel, d'avoir tari la source des despotismes; d'avoir montré dans ce monde invisible, qu'aucune science de bonne foi ne saurait éluder, un élément naturel réductible par la méthode scientifique et la raison; d'avoir chassé les fantômes arbitraires du mysticisme, pour nous mettre en possession de l'Humanité intégrale, dans la vie ininterrompue de ses individualités et de sa totalité, dans sa double constitution, terrienne et circum-terrienne, incarnée et fluidique.

Le monde des Esprits, c'est encore l'Humanité, et voilà pourquoi, lorsqu'une œuvre s'accomplit en toute liberté d'intelligence avec la coopération de nos chers invisibles, lorsque tous, Esprits, médiums, philosophes, se dévouent à la tâche commune pour que notre monde arrive à plus de connaissance, et, par là, à plus de fraternité, on peut dire de cette œuvre qu'elle est large et généreuse, et que c'est l'Humanité entière qui la construit.

Ce qui a fait la force et le génie d'Allan Kardec, c'est qu'il n'a pas été un travailleur isolé agissant dans le parti pris d'un système conçu de toutes pièces par une individualité, ou sous l'inspiration d'une doctrine toute faite venue d'une école d'Esprits et acceptée sans contrôle; c'est qu'il a voulu écouter toutes les voix de l'espace, les assembler, les comparer, les soumettre au criterium de la logique, les rapprocher des résultats certains de la science terrienne, et ne les accepter qu'autant qu'elles se trouvaient en harmonie avec les connaissances incontestables; c'est que, au lieu d'agir en pontife, il a voulu agir en observateur et en philosophe. C'est, en un mot, qu'il a su considérer les forces spirituelles comme des forces humaines, qu'il a su en apprécier la valeur comme on apprécie la valeur des productions humaines, c'est qu'il a su les condenser comme les hommes supérieurs condensent à chaque époque ce qu'il y a de meilleur dans l'âme flottante des sociétés; c'est que, ayant compris la similitude étroite qui unit le visible à l'invisible, il s'est bien gardé de creuser l'abîme d'une hiérarchie entre l'espace et la terre, de soumettre celle-ci à celui-là, et que, voyant une même Humanité dans ce double monde, il s'est contenté d'être ce que sont les plus grands esprits: un médium de l'Humanité.

Mais, diront peut-être quelques âmes religieuses, le spiritisme n'est donc pas d'inspiration divine, s'il faut l'envisager ainsi? Oh! si, il est d'inspiration divine comme tout ce qui se fait de grand dans le monde, comme tout ce qui va plonger dans les cœurs épars pour les amener à un but commun, pour les conduire à l'unité. Comme l'a si bien dit le grand poète du temps, celui qu'on pourrait appeler le médium du peuple, « le travail divin c'est le travail humain. Il reste humain tant qu'il est individuel; dès qu'il est collectif, dès que son but est plus grand que son travailleur, il devient divin. » — C'est que, en effet, Dieu nous est inaccessible dans son essence; c'est que, parmi les Esprits comme parmi les hommes, nul ne peut dire: « J'ai vu Dieu, j'ai entendu Dieu. » Tout ce que les uns et les autres peuvent sentir, c'est la manifestation de Dieu, l'action du principe d'unité universelle, dans les perfectionnements de la nature. Tout ce qu'on peut voir, c'est le travail divin qui se manifeste dans chaque progrès. Et, lorsque s'accomplit une œuvre de vérité et de fraternité qui non-seulement prépare l'unification sur la terre, mais encore unit les incarnés et les désin-

carnés de cette planète dans une même communion, une œuvre qui, en outre, laisse deviner les communications possibles de la terre avec ses sœurs du système solaire et de là avec les mondes innombrables de l'univers, on peut bien dire que ce travail, dont le but est plus grand que son travailleur, est un travail divin, et que l'inspiration dont il procède est une inspiration divine. Seulement, pour sauvegarder les conquêtes de la liberté, pour échapper à toute domination qui serait tentée de se greffer sur quelque résurrection de surnaturel et de mysticisme, il importe de ne plus chercher Dieu en dehors du monde, et de se rappeler cette parole prononcée ici même, sur la dépouille à peine refroidie de notre cher maître Allan Kardec, par un vaillant astronome que nous aimons tous, par un savant et un philosophe qui a su voir la vie universelle derrière la mathématique des astres : « La nature embrasse l'univers, et Dieu lui-même, qu'on a fait jadis à l'image de l'homme, ne peut être considéré par la métaphysique moderne que comme *un esprit dans la nature*. »

Dans l'ancienne théorie mystique, Dieu, placé en dehors et au-dessus de la création, dicte sa volonté aux mortels par la voix de créatures intermédiaires, anges ou purs esprits, qui apportent en son nom une parole révélatrice et souveraine, et l'homme n'a qu'à se soumettre à cette intervention surhumaine. Dans la nouvelle conception, au contraire, conception à la fois naturaliste et divine, Dieu, immanent dans l'univers, se manifeste par toutes les forces vives de la nature, qu'elles soient concentrées sur les planètes ou disséminées dans l'espace, et les Esprits, — c'est-à-dire les intelligences graduellement constituées et toutes filles de leurs œuvres, — les Esprits, qu'ils soient à l'état libre de corps fluidiques, ou qu'ils soient aux prises avec les épreuves de la matière condensée, n'ont d'autre valeur de supériorité que celle qu'ils ont acquise par leurs efforts et qu'ils révèlent par la pureté et la grandeur de leurs pensées et de leurs desseins. Il n'y a plus de castes dans la constitution de l'infini, il n'y a plus ni roi du ciel, ni aristocratie angélique, opprimant de leur vertu facile et de leur domination hautaine l'obscur prolétariat de la matière; il n'y a que l'effort incessant de l'Unité divine immanente dans le Peuple universel; il n'y a que des êtres, égaux d'origine, montant toujours suivant le mérite de leurs œuvres, et tendant tous de plus en plus à participer à la vie du foyer commun. Et, comme les institutions de la terre sont toujours le reflet des conceptions philosophiques

ou religieuses, on peut dire que, — si le point de vue antique, relativement au spirituel et au divin, comportait la monarchie et l'aristocratie, — le point de vue moderne, établissant le véritable sens des mots, et confondant dans une même vie synthétique ce qui ne doit pas être divisé en entités antagonistes, on peut dire que le point de vue moderne, le point de vue scientifiquement spirite, est absolument conforme aux tendances de la démocratie la plus consciente et la plus libre.

Qu'on me pardonne d'insister sur ce point. Mais je vois chaque jour, à ce sujet, tant de malentendus qui n'ont d'autre cause que la peur de retourner à un passé d'oppression, je me suis si souvent heurté à des dissidences de mots auprès de ceux dont la plupart d'entre nous partagent les vues d'idéal humain, qu'il me semble nécessaire d'attirer la réflexion sur cet ordre de pensées, afin d'arriver à une entente parmi ceux qui ont la même foi dans le progrès. Les mots ne sont rien, les idées sont tout; et, lorsque je vois des hommes animés de ce grand souffle qui les porte à vouloir socialiser les individus et réaliser de plus en plus l'Humanité collective ces hommes peuvent se dire athées à Jupiter ou à Jéhova, — il m'est impossible de les considérer comme athées au principe d'unité divine immanent dans l'activité sans bornes de tout ce qui vit, travaille et progresse. En dépit des mots, je me sens de la même religion que ces hommes. Et, s'il se trouve ici quelqu'un d'entre eux conduit par la curiosité, qu'il sache bien que ces expressions «Frères et sœurs en humanité» s'adressaient à lui aussi bien qu'à mes frères spirites.

Je ne crois pas m'écarter du but qui nous rassemble en parlant ainsi. J'ai voulu insister sur ce qui me frappe le plus dans l'œuvre d'Allan Kardec : le sens des temps modernes; et j'ai fait mon possible pour accentuer la tendance civilisatrice qui en ressort. Je me suis rappelé le respect avec lequel Allan Kardec parle des sciences humaines dont l'édification était indispensable à l'avènement du spiritisme rationnel; je me suis rappelé quelle solidarité il a établie entre les connaissances coordonnées par les travailleurs de la terre et le concours apporté par nos frères de l'espace. C'est l'œuvre même de l'Humanité qu'il a continuée, et, en la continuant, il l'a agrandie dans une prodigieuse proportion. C'est l'œuvre de l'Humanité qu'il nous a léguée, et, pour la poursuivre d'une manière féconde, nous devons nous rapprocher de tout ce qui travaille pour l'Humanité.

Voilà pourquoi il nous faut dissiper tous les malentendus. Nous avons d'assez hautes, d'assez certaines espérances, pour avoir beaucoup de tolérance. Et je crois que nous serons en communion de pensée avec l'initiateur à qui nous devons tant de lumière, toutes les fois qu'élargissant assez nos yeux pour voir au fond même des idées, nous irons vers ceux qui disent et pensent comme nous : Justice, amour, solidarité! J. Camille CHAIGNEAU.

Mesdames, Messieurs.

Frères et Sœurs en l'Humanité.

Nous traversons une époque d'ardentes recherches. De toutes parts les idées surgissent, s'agitent, se propagent; de toutes parts de puissantes personnalités s'élèvent et ouvrent une nouvelle voie aux aspirations des esprits : de là tant de noms qui sont des drapeaux.

Parmi ces noms qui incarnent l'Idée progressiste, beaucoup sont méconnus. Nous venons saluer un des plus connus, un des plus féconds : nous venons saluer Allan Kardec, le fondateur de la Philosophie spirite.

Qu'est-ce que cette conception : le Spiritisme? Est-ce une religion? est-ce une étude expérimentale? est-ce une philosophie positive? C'est à la fois tout cela : c'est une révélation, et c'est une démonstration; — c'est une foi, et c'est une loi; — C'est la synthèse des vérités acquises dans toutes les branches du savoir humain; — C'est le terme de la lente évolution poursuivie au travers les siècles : — C'est l'idée religieuse, le sentiment divin qui, s'étant dégagé progressivement des erreurs de l'esprit, s'affirme dans sa pureté, sort de l'abstraction, se complète en se concrétant; — C'est tout le positif, et c'est tout l'idéal : — C'est une doctrine, — C'est une science.

De là sa force.

Le Spiritualisme scientifique arrive logiquement à son heure, il continue le mouvement philosophique imprimé par le III^e siècle, Né de cette grande révolution intellectuelle, il en résume l'esprit.

La philosophie critique du XVIII^e siècle ne s'est pas limitée, remarquons le, au renversement des croyances religieuses. En même temps qu'elle détruisait la forme arbitraire du Dogmatisme, elle laissait pressentir dans ses objections mêmes, la forme nouvelle d'une conception plus pure et plus haute. Elle déterminait le critérium de toute vérité : « la raison en accord avec la science » Enfin, en émancipant

les esprits, en élevant les consciences, elle leur communiquait un impulsion supérieure vers la recherche des causes, elle préparait toute une phalange de penseurs ardents à l'œuvre de reconstitution.

Les ultra-matérialistes ne l'entendent pas ainsi. Ils prétendent à la succession des grands maîtres de la libre-pensée : ils se fondent sur des conclusions négatives jetées hâtivement dans l'entraînement de la controverse, la poussée violente d'une réaction exaltée. Ils se trompent quand, prenant pied sur les ruines, ils s'y immobilisent au nom même du progrès. Ils ne voient pas que si les encyclopédistes ont renversé les églises, s'ils ont fait une large trouée au travers ces citadelles menaçantes, c'était pour permettre aux générations de traverser l'obstacle et de s'avancer librement vers cette inconnue radieuse : la vérité.

Imiter servilement, n'est pas comprendre — comprendre, c'est compléter, c'est continuer dans le sens du progrès, c'est raviver la lueur donnée, l'accroître, la porter plus loin et plus haut ; c'est affermir les principes vrais, — c'est aussi modifier les incertitudes, écarter les erreurs.

Eh bien, le Spiritualisme scientifique embrasse cette tâche. La Philosophie critique a su achever l'œuvre courageuse de renversement : il vient entreprendre l'œuvre patiente de reconstitution. Il ne s'écartera pas de la voie qui lui a été ouverte : c'est par la démonstration expérimentale qu'il affirmera les vérités supérieures qui sont la grandeur, le soutien, la dignité, la force de notre humanité. Il élèvera, il grandira la science pour lui faire atteindre à Dieu. Riche de bases positives, il ne s'attardera pas à secouer au vent les cendres bien refroidies des codes religieux ; mais il se hâtera de formuler le code universel de l'universelle Solidarité !

Ce code, la Société le réclame. Elle ne saurait se soutenir dans le vide qu'on a fait autour d'elle. Elle sent que le progrès accompli l'appelle vers un ordre d'idées plus haut, vers un ordre de choses plus juste. Entre un passé qu'elle répudie et un avenir qui lui échappe, elle flotte dans une incertitude pleine de troubles et d'angoisses : le matérialisme étouffant l'enveloppe. C'est le danger des époques transitoires que d'engendrer, dans le découragement, les doctrines de néant. Il y a 1800 ans, le monde éprouva la même attente anxieuse, entre le mépris de ses croyances tombées, de ses institutions vieilles et l'impuissance d'une réforme. Epuisé d'énergie, il s'abandonna ; il attendit Dieu !

Aujourd'hui les dieux ne sont plus ! il n'est au pouvoir d'aucun génie de sauver le monde, car le monde a grandi, il se possède, il est

le propre ouvrier de sa destinée. A mesure que le niveau humain s'élève, les personnalités s'effacent. Il n'y a plus d'incarnation divine parce qu'il y a beaucoup de penseurs, il n'y a plus de révélations messianiques parce que l'œuvre réformatrice est poursuivie solidairement par les esprits ! il n'y a plus d'avènement religieux parce qu'il y a un mouvement continu, une ascension graduelle vers les vérités supérieures. Le Verbe éternel ne se renferme pas en une individualité. C'est le majestueux ensemble des lois harmoniques, c'est le mot du problème divin que l'intelligence collective doit épeler lettre à lettre : c'est la science absolue, lumière immortelle vers laquelle gravitent les humanités.

Une révélation nouvelle ne peut être que la formule des plus purs principes, des plus hautes aspirations de notre génie — elle ne peut être que la somme des progrès acquis et des progrès pressentis, résumés en une doctrine positive. — En ce sens si large, le spiritisme est bien la révélation moderne. — Il vient affirmer la loi de vie, l'invincible tendance au renouvellement par le progrès, à la perpétuité par le développement continu des facultés individuelles. Il prouve l'éternité des âmes. — Il fait plus, l'éternité n'ayant sa raison d'être que par l'équité, il veut donner au précepte d'amour la sanction de la Justice.

Pendant que le matérialisme brise les ressorts de l'être en ouvrant sous ses pas un double néant, pendant que niant la liberté, la responsabilité, l'immortalité, il écrase deux fois l'homme sous le sceau de la mort, la philosophie spirite prouve la vie indestructible, elle la montre poursuivant son épanouissement dans une évolution sans limite et sans fin. — Elle enseigne à l'homme qu'il est l'arbitre de sa destinée, elle donne à son activité un but sublime : la régénération conquise dans le plein exercice de la liberté.

Ce sera le grand mérite d'Allan Kardec que d'avoir propagé ces fortes vérités, que d'avoir su formuler une doctrine qui s'élève aux plus purs sommets de la pensée, aux plus hautes altitudes de la science, en demeurant cependant accessible aux humbles esprits pour lesquels elle est un enseignement, une consolation, une espérance, — une force.

Le nom du propagateur de la Philosophie spirite est marqué dans les âges, il rayonne du reflet d'immortalité qu'il répandit sur le monde en dégageant la loi de l'éternelle renaissance.

Cette loi là fait les forts. — Elle peut sembler dure, elle est du moins grande et féconde. — Elle illumine la vie, — elle donne au présent ce but : Le devoir ! — elle donne au devoir cette joie : la Rédemption commune ! — Elle mit une lueur d'aurore au front de la

jeune humanité, elle fit dans l'ancienne Gaule la vertu stoïque de nos pères, qu'elle fasse la grandeur de nos fils ! qu'elle renouvelle le monde ! qu'elle nous élève par le dévouement au travail, qu'elle nous paie en progrès ce que nous lui donnons en efforts, et nous conduise à l'harmonie par l'amour dans la solidarité ! Mme G. Cochet.

Chers Frères et Sœurs en croyance,

A l'approche de l'anniversaire qui, depuis onze ans, rassemble les spirites autour de ce monument vénéré, ma pensée s'est reportée spontanément aux origines du spiritisme à Paris ; vers ces jours providentiels où, Allan Kardec, l'Apôtre prédestiné, réunissait ceux qui, à son appel, scrutaient les lois de la Nature, observaient les faits et trouvaient la Vérité. Je me représentai ces études et ces révélations suivies par le Maître avec l'élévation de sentiments et la vastitude de conceptions qui semblent constituer son génie, et j'interrogeai ce grand caractère pour apprendre par quel prestige mystérieux il demeura vainqueur dans sa gigantesque lutte contre toutes les puissances des ténèbres coalisées, furieuses, implacables. Et comme une eau pure et calme reflète fidèlement les mirages du ciel, les écrits de l'Initiateur, retraçant l'image de sa belle âme, révélèrent à mon esprit ébloui le secret de sa force et de son héroïque grandeur. Je crus, par une intuition soudaine, entrevoir mentalement l'ensemble de ses hautes méditations et je compris !...

Je compris qu'en dehors des manifestations d'outre-tombe dont il établissait les preuves, Allan Kardec affirmait un fait capital : L'EXISTENCE DE DIEU et que dans cette affirmation était le mot de son incroyable succès et de son éternelle gloire. C'est là, surtout, que réside à mes yeux la sublimité de son œuvre, et ce qui fixera sur son nom béni, les regards et la reconnaissance des générations futures.

Oui, Allan Kardec affirma Dieu !

Au moment où l'âme humaine s'affaissait sous l'écroulement de toute croyance en ses destinées immortelles ; quand les cœurs droits, répudiant un Dieu que les théologies avaient dénaturé, se jetaient désolés dans l'athéisme, plutôt que d'amoindrir en eux la notion suprême qu'ils s'étaient faite du Très-Haut ; lorsque les simples, les ignorants, les déshérités de ce monde, qui, jusqu'alors,

avaient puisé consolation et courage dans leur foi au *Père céleste*, voyaient s'éteindre leur Soleil sous le vent de la négation et que les peuples dévoyés, courbés sous leur douleur sans espoir, jetaient au ciel une clameur de blasphème et cherchaient une lueur nouvelle à leur horizon ténébreux : alors que, dans cet immense naufrage, menaçaient de disparaître les vraies assises de l'Amour, de la Vérité, de la Justice, Allan Kardec est venu, il a dit : « Dieu est ! » Puis il l'a prouvé ! Observateur sévèrement logique, à l'exemple de l'élite des penseurs, il avait constaté l'existence de lois universelles similaires des lois particulières qui régissent les individus ; il avait saisi les liens intimes de toutes choses entre elles, dans l'enchaînement progressif des éléments et des intelligences. De là, par une marche d'idées rationnelle, il avait conclu à cette magnifique solidarité qui, se développant, sans lacunes, dans la Création tout entière, lui assigne à la fois, une cause : — la Vie ; — un but : — la Perfection ; — un moyen d'y atteindre : — le Progrès. — Trinité de principes ayant pour triple sphère d'action : nos aspirations illimitées, la durée éternelle et l'espace infini.

Alors, apparut sommairement au Maître, toute cette hiérarchie graduée de synthèses qui suppose, appelle et nécessite une synthèse suprême, un épanouissement absolu de cet idéal que chacun de nous porte en son âme, et qu'on ne peut expliquer en dehors de l'existence de Dieu, ni renier sans mentir à la Nature aussi bien qu'à soi-même.

Or, si cette notion innée nous trompe ; si la réalisation effective et consciente de l'harmonie universelle que nous appelons Dieu n'existe pas, si, même en existant, elle ne nous attire pas à elle avec tout ce qui est pour nous rendre heureux dans l'accomplissement du Bien, nos espérances, notre foi, nos efforts, sont vains ; le témoignage des esprits est un leurre et les innombrables globes qui peuplent l'infini gravitent à l'aventure, promenant leurs humanités au hasard des siècles, sans utilité comme sans destination.

En face de l'ordre intelligent, mathématique, révélé par le monde sidéral, cette hypothèse est d'une absurdité tellement extravagante que la mentionner c'est vraiment lui faire trop d'honneur.

Heureusement, des protestations imposantes se produisent et, bien qu'une certaine presse n'ait pas honte d'appeler le génie une

névrose et de l'attribuer, dans certains cas à l'abus du café, !!! toute la terre vient de rendre hommage à l'un de ces immortels névrotiques. J'ai nommé Victor Hugo. Eh bien, à quel titre ce géant du siècle a-t-il vu les flots de la mer populaire baiser ses pieds avec adoration? — Selon moi, ce n'était pas seulement le lutteur, l'homme politique, ni même le colossal poète que l'enthousiasme de la foule acclamait, c'était aussi, surtout, peut-être, celui qui, dans un langage, — dont les inventeurs du génie névrotique n'ont pas encore trouvé le secret, — proclame Dieu et l'immortalité: Oui, emporté lui-même sur l'aile du feu de son inspiration, Victor Hugo entraîne les nations à sa suite, leur fait contempler l'immensité et ne les ramène sur la terre qu'après leur avoir rendu la foi, l'espérance et l'amour dont les faux dieux les avaient sevrés.

C'est un fait significatif que l'idolâtrie des masses pour cette Gloire qui n'a pas peur de prononcer à tout venant le mot *Dieu* et qui l'écrit, sans tenir compte du discrédit où ce nom paraît tomber.

Mais les peuples ne s'y trompent point. Ils savent bien que le Dieu du grand Poète ne ressemble en rien à celui dont on abandonne les autels. En cela, comme en tant d'autres choses, les esprits supérieurs se rencontrent. Les pensées de Socrate, de Platon, de Jésus, communient, à travers les âges, avec celles d'Allan Kardec et de Victor Hugo; car tous savaient que, si pour croire au Dieu de la Théologie, il faut violer sa conscience, pour nier le Dieu de la Nature, il faut mentir à sa raison. Or, Celui que proclament ces grands prêtres de la Vérité, est précisément le même que nous révéla le spiritisme. C'est la puissance fécondante de l'univers, sous l'impulsion de laquelle toute chose, à conditions égales, s'achemine, vers l'être et celui-ci vers la perfection.

C'est le vrai Père céleste qui ne renie aucun de ses enfants et veut que tous soient bons, par conséquent heureux. Ce n'est plus ce juge implacable sous la toute-puissance duquel nous demeurions anéantis, non: c'est l'intelligence, la bonté, la vérité, la justice, harmonisées; c'est, enfin, l'Esprit universel qui nous pénètre de ses effluves et vers lequel nous ne levons point en vain nos mains suppliantes.

Il ne punit pas, il instruit; il ne damne point, il nous aide à l'atteindre, et pour se mettre mieux à notre portée, pour ne pas nous écraser de ses attributs sublimes, il nous envoie des frères de l'es-

pace qui nous soutiennent, nous dirigent, nous consolent dans nos rsiiforunces, dans nos combats, et nous encouragent dans le bien, créant ainsi entre toutes les âmes, la solidarité fraternelle qui est un avant-goût de l'Amour divin.

Cet Etre des êtres, nos cœurs le nomment DIEU. Que ce nom ait été profané, sali, blasphémé, qu'importe? Celui qu'il désigne en est-il moins Dieu? Quelle chose bonne et sainte n'a pas été calomniée?

Il faudrait refondre le langage humain pour rendre aux principes les plus élevés un nom que les passions et la mauvaise foi n'aient pas essayé de déshonorer.

Depuis les auto-da-fé par lesquels l'Inquisition prétendait sauver les âmes, jusqu'aux êtres fanatisés qui, pour faire des petits anges, ouvrent à coups de couteau les entrailles d'une malheureuse mère, quels crimes n'a-t-on pas commis, au nom de la Charité? Quelles équivoques insultantes n'établit-on pas sur les mots : laïcité, libre-pensée, etc.? Mettons-nous pour cela ces termes au panier? Nous continuons à nous en servir, mais nous en rectifions le sens. C'est ce que font pour le mot *Dieu*, Allan Kardec, Victor Hugo, Lamartine et mille autres.

Pourquoi ne ferions-nous pas de même? La crainte du ridicule ou du sarcasme ne saurait motiver notre abstention, car nous les porterions en noble compagnie ; si Allan Kardec et Victor Hugo sont ridicules en déclarant qu'ils croient en Dieu, nous pouvons bien l'être au même titre. Je préfère même cela.

Mais le ridicule s'évanouit devant la logique du fait, et le sarcasme se tait en face d'une grande conception.

Si les Esprits s'étaient présentés en négateurs de l'Etre suprême, tout porte à croire qu'ils n'auraient eu guère de succès : on les aurait pris pour des démons. Or, non-seulement ils ont fait profession de croire en Dieu, mais les notions nouvelles que les intelligences élevées ont fournies sur la marche rationnelle des choses, corroborant admirablement les opinions de tous les grands penseurs, et, de plus, concordant avec les récentes découvertes de la science, ont nécessairement modifié nos idées sur le plan général de la création et, par conséquent, sur la nature de nos rapports avec Dieu.

L'Individualité divine est demeurée debout, sans conteste ; mais tellement supérieure à ce qu'on en connaissait jusqu'alors que ce fut pour les âmes comme une transformation de la Divinité. En cons-

tatant ce fait, Allan Kardec en comprit toute la portée pour l'avenir ; et la confiance illimitée que lui inspirait son œuvre en ses résultats pratiques, reposait, avant tout, sur la certitude d'avoir, en compilant les révélations des Esprits, contribué, pour sa large part à illuminer des questions jusqu'alors obscurcies par une casuistique misérable ; questions dont la principale était : Comment concilier la justice et la bonté de Dieu avec ce qui se passe sur la terre ? et qui restée sans réponse, durant tant de siècles, menaçait d'engouffrer dans les ténèbres la croyance même en un Dieu quelconque. Mais dès que, par les réincarnations successives, la justice et la bonté de Dieu furent victorieusement démontrées, alors, la cause de l'immortalité, de la morale, du progrès, se trouva gagnée. Le monde entra dans une phase nouvelle ; et Allan Kardec en retournant prématurément dans l'errance, dut partir sans regret, en se disant : J'ai révélé à la terre le Dieu de Vérité. Merci donc, ô Maître ! merci, pour nous avoir rendu grandi, lumineux, réellement *divin*, ce nom qui, malgré les superstitions dont on l'avait obscurci, résuma pourtant, de génération en génération, la foi des peuples, l'espérance des opprimés, la charité des âmes d'élite, les aspirations de tous ! Nul désormais ne nous le ravira ce Dieu que notre raison conçoit, que notre cœur adore et que nous atteindrons un jour !

Sophie ROSEN (Dufaure).

Mesdames, Messieurs, Frères et sœurs en croyance.

Vous connaissez cette sentence que depuis des siècles dans le monde des sceptiques, et même dans un certain monde de croyants, on a coutume d'invoquer lorsque la mort vient frapper une créature humaine.

« *Mors dura lex, sed lex.* » — C'est une bien dure loi que la mort, mais c'est la loi.

A celui qui pleure un être bien-aimé, à celui qu'étreint une inexplicable angoisse, à ce désespéré qui aurait tant besoin d'un rayon de foi, et d'un souffle d'espérance, telle est la froide et cruelle parole que l'on adresse comme une consolation.

Alors un cri de révolte s'échappe de ce cœur éperdu : — Soit, la mort est une loi, mais la vie, n'est-ce pas aussi une loi ? La sympathie, l'amitié, l'affection, l'amour, n'étaient-ce pas des lois ? — Eh quoi ! les lois divines seraient-elles comme les lois humaines ! — celles-ci pourraient-elles détruire celles-là ? — Qu'est-ce qu'une loi de mort, une

loi d'anéantissement? — Si la mort est une loi, l'égoïsme doit en être une autre.

Oh ! pauvres ténébreux que nous sommes, que nous avons besoin d'être éclairés par les esprits lumineux ! — Ils sont venus depuis longtemps, ils se sont même incarnés parmi nous ; mais bien peu les ont compris, parce que l'heure de la rénovation n'avait pas encore sonné, parce que le progrès est lent, parce que notre nature ne nous permet pas de passer sans transition des ténèbres à la lumière, parce qu'il fallait que le soleil de vérité fût précédé, comme tout soleil, par son aurore. Cette aurore, nous l'avons vue se lever dès le commencement de ce siècle, grâce à la science et à son magnifique cortège de découvertes. — C'est à sa clarté que nous avons pu pénétrer les grandes lois de la nature, saisir l'enchaînement harmonieux de toutes les parties de l'univers, que nos regards éblouis ont pu contempler deux mondes restés jusque là invisibles, l'infiniment petit et l'infiniment grand, et qu'enfin notre âme, au spectacle de ces merveilles, élevant de plus en plus ses aspirations, s'est sentie plus noble, plus grande et plus digne de l'immortalité.

La science avait formulé cet axiôme, ou pour mieux dire, cette loi même de la transformation des êtres : — « Rien ne se perd dans la nature. » — Il était naturel que l'âme l'interrogeât sur sa destinée ; mais la science, ou plutôt ses interprètes — ce qui n'est pas la même chose, — dédaignèrent de répondre, parce que n'ayant pas trouvé l'âme au bout de leur scalpel, ils jugèrent inutile de s'occuper de cette hypothèse. — Aux manifestations de forces intelligentes, mais invisibles, qui se sont multipliées de toutes parts ils sont restés aveugles et sourds. Ne demandez pas pourquoi. Ne demandez pas aux docteurs de la loi pourquoi ils n'ont pas compris — ou n'ont pas voulu comprendre le Christ. — A chacun sa tâche ici-bas. — Pour l'honneur et le bonheur de l'humanité pensante, il s'est trouvé un homme qui, lui, s'est ému en voyant avec les préjugés et les superstitions, s'effondrer les philosophies et les religions séculaires. Cet homme, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, était un sage, un grand esprit, et, qui plus est, un grand cœur. — Il ne comprit pas les hésitations d'une science qui n'osait pas aborder le problème de l'âme, qui ne se préoccupait nullement de faire disparaître l'injustice et le mal, la souffrance et la misère, qui démolissait sans rebâtir, qui après avoir proclamé la loi de vie en tout et partout, laissait subsister la loi de mort ; lui le bon sens incarné, comme on l'a appelé ici, il la trouva, cette science, non seulement incomplète mais souverainement illogique.

Il se mit donc à l'œuvre pour combler cette lacune, et loin de dédaigner le secours de ces forces intelligentes et invisibles, de ces lumineux dont nous parlions tout à l'heure, c'est à eux qu'il fit appel, et ce sont leurs enseignements mêmes qu'il entreprit de recueillir, et de coordonner dans ce livre admirable qui restera comme un monument de la philosophie nouvelle : le livre des Esprits.

C'est en travaillant à cette œuvre immense qu'il découvrit une loi qui fera glorifier son nom par la postérité, plus encore que celui des Newton, des Képler et des Galilée, une loi qui consacre notre immortalité, et que vous voyez gravée sur la pierre de ce dolmen : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. »

Ainsi la mort, nous savons maintenant la vérité, n'est que le passage d'une vie à une autre vie; on ne meurt plus, on se transforme, on ne tombe pas, on s'élève.

Vous qui pleurez, séchez vos larmes; vous qui désespérez, rouvrez vos cœurs à l'espérance, et réjouissez-vous, puisque les bien-aimés que vous aviez cru perdus sont retrouvés; car vous avez entendu la loi; car vous la voyez éclater jusque dans cette nature qui nous entoure, dans cette nature qui, elle aussi semblait morte, et qui vient de se réveiller au premier rayon de soleil, et qui tout-à-l'heure va s'épanouir joyeuse au souffle du printemps.

Oui, reconnaissez cette loi divine de vie et d'amour, vous qu'elle a consolés; et puis le cœur bien haut, unissez-vous à nous pour rendre grâce à Dieu, et pour bénir celui dont l'enveloppe matérielle repose à nos pieds, mais dont l'esprit pur et radieux plane au-dessus de nous dans l'espace et dans la lumière. ALGOL.

Le Courier populaire, journal de la ville de Nantes, contient dans ses colonnes l'article suivant, daté du 8 avril 1881, intitulé : *Une soirée de spirites*:

« Les spiritualistes Nantais fêtaient dimanche dernier, l'anniversaire de la mort de l'un de leurs maîtres les plus aimés, Allan-Kardec.

Cent adeptes de Nantes et des environs remplissaient le salon d'un vieux phalanstérien, connu de tout Nantes pour ses idées philanthropiques. Nous avons vu là des personnes de tous ordres; des consuls, des officiers de l'armée, des docteurs, enfin une société choisie..., et des gens d'esprit (??), puisque ce sont des spiritualistes !

Nous avons tout particulièrement remarqué des poètes et des ar-

tistes distingués, tous spirites, qui prêtaient à la soirée leur concours gracieux. La plupart d'entre eux sont des élèves du Conservatoire de notre ville. Nous féliciterons entr'autres MM. Boichot et C... pour les beaux morceaux de violon qu'ils ont exécutés de main de maître.

Plusieurs pièces de poésie ont été dites avec beaucoup de grâce par MM. P. Verdad et Huntz, et les auditeurs leur ont prouvé toute leur satisfaction par de nombreux applaudissements.

Adressons également nos louanges à M. Auguste Gaboriau, pour sa poésie : « Bienheureux ceux qui pleurent ; » à M. K. Gaboriau pour son discours contre les savants... trop savants.

N'oublions pas non plus de féliciter M. Verdad, le plus actif spiritualiste de Nantes, pour la façon dont il préside : à chacun il sait adresser une parole aimable ou un bon mot, qui est immédiatement souligné par des bravos.

Pour terminer ce petit compte-rendu, citons un passage du discours prononcé par M. Verdad :

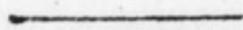
« Ah ! il n'est pas besoin d'avoir l'esprit cultivé, a-t-il dit, pour reconnaître que le spiritualisme spirite est la Loi ! Il suffit de n'être ni aveugle, ni sourd volontaire, et de regarder les phénomènes qui nous entourent, en les expliquant avec la méthode intégrale de la science, qui a pour axiome que tout a une cause, que l'effet intelligent a une cause intelligente, et que la grandeur de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet !

....., ..

« O Maître bien aimé, ô Allan-Kardec ! tu vois ici tes fidèles et militants disciples ! Nous sommes loin de la perfection à laquelle tes œuvres nous appellent. Cependant, si nous avons quelques progrès en nous-mêmes, nous le devons à toi, qui a su nous démontrer, avec tant de lucidité, la vie universelle de l'âme dans les vies renouvelées, et, par cela même tu nous démontras la vie sociale, la pluralité des mondes qui se balancent dans l'éther, retenus par les soleils multiples de l'immensité !

« Oui, nous le répétons, c'est à tes œuvres si profondément pensées que nous devons notre foi raisonnée ; c'est pourquoi nous te saluons, ô grand et noble esprit, ô missionnaire universellement aimé par tous ceux qui veulent la justice et la vérité, par toutes les âmes détachées des erreurs du vieux monde, par toutes les libres pensées ! »

Un auditeur, non spirite.



Les membres du *Cercle de la morale spirite de Toulouse*, se sont aussi réunis le 31 mars, pour fêter l'anniversaire du dégagement de l'Esprit d'Allan Kardec ; le vénérable ancien président, M. J. *Pommies* y assistait, et M. Félix Petit, le président actuel, nous écrit que, après avoir adressé au Maître les élans de reconnaissance des cœurs dévoués qui ont conservé son bon souvenir, ils ont eu par le médium à incorporation, Mme Magat, une réponse affectueuse d'Allan Kardec. Voici l'allocution du président, et la réponse obtenue à l'aide du médium :

« Au nom du groupe spirite. A notre vénéré Maître Allan Kardec.

« La date de ce jour est mémorable pour nous ; veuillez, cher Maître, accepter le témoignage de notre reconnaissance ; si, au foyer intellectuel de la France, vous entendez aujourd'hui l'expression de gratitude de vos nombreux adeptes et de vos amis, vous le voyez, l'on ne vous oublie pas dans ce modeste coin du midi.

« A nos pensées fraternelles, nous unissons celles de nos prédécesseurs qui nous ont ouvert la voie ; nous nous sentons appuyés en ceci, par les Esprits bien-aimés de nos familles, par les amis invisibles qui partagent nos sentiments à votre égard.

« Nous essayons, dans la mesure de notre intelligence, cher Initiateur, à continuer votre œuvre à l'aide de l'expérimentation et par la pratique de vos sages instructions ; nous demandons l'assentiment et l'assistance de nos guides protecteurs, si dévoués et si indulgents, et ils nous acceptent comme de bons auxiliaires, malgré notre imperfection terrestre, nous, leurs élèves.

« Reportons avec vous, si vous le voulez bien, cet hommage et notre reconnaissance, à notre maître à tous, au *Grand Consolateur* dont vous fûtes le disciple bien-aimé.

« Et nos cœurs, affectueux pour vous, sympathiques à votre enseignement, s'assimilent peu à peu à votre pensée. Nous comprenons mieux la haute valeur de vos travaux et de vive voix, joyeux, nous vous remercions car vous nous avez consolés. Notre esprit, assuré de son immortalité, est pénétré d'admiration en envisageant les horizons grandioses que vous lui avez fait entrevoir, avec lesquels, humbles atômes, attachés à cette planète d'épreuves, nous nous élançons rapidement à l'aide de la pensée ; et nous avons le ferme espoir que, par notre mérite, nous y jouirons un jour des beautés splendides et du bonheur envié.

« O perpétuelle vie de l'Esprit, quelle perspective pour la créature, étincelle intelligente que Dieu invite à grandir toujours, qui devient

consciente par une multitude de transformations, tu es incitée par la douleur à réparer tes fautes, à porter toujours plus l'usage de ton libre-arbitre vers le bien, à te former par l'expérience et la succession intermittente et si variée de tes vies ; et ces phases diverses sont éphémères en face de l'éternité, en face de ces mondes supérieurs et innombrables qui roulent dans l'immensité, que l'étincelle intelligente doit atteindre pour y vivre avec d'autres émigrés des planètes d'épreuves, y vivre plus heureux, de concert avec les Esprits qui rayonnent de lumière, qui sillonnent les espaces intersolaires pour les venir visiter.

« Et là, développant encore son individualité spirituelle par le progrès continu, toujours persistant, cette étincelle intelligente, essence incessamment purifiée, tendra à s'élever par des aspirations plus pures, plus vastes, et toujours plus élevées vers le Créateur de toutes choses, vers l'infinie bonté, vers le foyer idéal de toutes les perfections, le foyer de la Toute-Puissance... Quelle félicité intime, souveraine!...

« C'est à vous, cher Maître, que nous devons le bonheur d'avoir acquis cette connaissance et la conviction profonde que cette destinée, celle de toutes les créatures, nous est accordée par l'Être-Suprême, destinée que nous cherchons à mieux définir en étudiant les lois universelles que Dieu a établies, pour mieux comprendre sa volonté, pour le bien servir et toujours plus l'aimer. » Félix PETIT, *Président*.

Voici le résumé de la communication de l'Esprit d'Allan Kardec, donnée par le médium à incorporations, Mme Magat.

« Le Maître dit quelle est son émotion, en ce jour, où, sur tous les points de la terre, chacun lui apporte un tribut de sympathie. — Il tient à témoigner sa reconnaissance et ajoute que ses désirs et ses vœux ne se sont point modifiés dans le monde des Esprits, son dévouement à la cause spirite augmente sans cesse.

Heureux, dit-il, celui qui a compris l'enseignement des Invisibles, celui que j'ai transmis à la génération nouvelle pour la sortir de l'obscurité dans laquelle son intelligence était systématiquement plongée : Heureux, mille fois heureux, celui qui a compris l'enseignement des amis de l'espace. Ces amis, interrogez-les, et vous serez encouragés, le fardeau de la vie matérielle sera moins lourd à porter, car vous aurez acquis la force morale que rien ne peut dominer. — Voyageurs en exil ayez courage et confiance, vos guides vous soutiendront, vous aideront à subir l'épreuve, avec une énergique résignation. — Plaignez celui qui s'égare, suit la mauvaise voie, et restez dans la ligne

du bien où se trouvent la consolation, le calme et la force qui éloignent les déceptions.

Il en est qui ont suivi cette ligne du bien et qui l'abandonnent, guidés en cela par l'amour-propre, par la vanité, par l'intérêt personnel; ceux-là sont les ennemis de la vérité, qui fuient le commerce avec les Esprits désincarnés, qui ne fraternisent plus avec ceux qui furent leurs frères en croyance et dont ils ont partagé les aspirations.

Vous qui m'écoutez, travaillez sans cesse à combattre les abus, l'ignorance, l'immoralité et vous jouirez du bonheur que je partage avec les vaillants qui ont aimé sur votre terre la justice, l'amour, qui ont suivi la volonté paternelle de l'Être-Suprême; plus vous redoublerez vos efforts et votre énergie en ce sens, plus vous aurez l'affection et l'assistance des invisibles, toujours fidèles au rendez-vous lorsqu'il s'agit d'instruire, de consoler, de conseiller, de fortifier leurs frères.

Pour moi, ami fidèle de tous les spirites sincères et éclairés, je me rends partout où ils m'appellent pour encourager et ranimer les faibles, leur donner cet espoir, que les vicissitudes douloureuses de la vie matérielle doivent un jour se terminer au profit de la vie spirituelle.

Toutes déceptions sont passagères; elles sont l'enseignement, l'expérience, le bon exercice, pour qui sait les supporter en brave.

C'est ainsi que l'on parvient à jouir du bonheur des Esprits avancés, que l'on retrouve naturellement, après la mort du corps, au milieu de la grande famille spirituelle, avec laquelle on s'élève sans cesse dans la hiérarchie des mondes, en travaillant à l'avancement des humanités distribuées sur des globes et attardées à la vie matérielle.

Doctrines spirite, tu progresseras malgré l'acharnement de tes adversaires; tu es la vérité, la science de la vie, l'exercice de la volonté, la victoire t'est promise car elle est dans les vues de Dieu.

Amis, au revoir; en ce jour, je ne m'appartiens pas; chacun veut recevoir une parole d'encouragement, un bon souvenir. »

Le président, M. Félix Petit, au nom des membres du Cercle, dit alors à l'Esprit d'Allan Kardec: « Votre émotion, cher Maître, s'est communiquée à tous; merci, votre visite est un encouragement à persévérer; merci surtout pour votre affection qui ne s'est jamais démentie, notre souvenir et notre attachement à Allan Kardec est fidèle et inébranlable. »

NOTA. Nous avons reçu de nos amis disséminés sur la terre, soit des lettres, soit des dépêches qui prouvent que leurs pensées se sont unies

aux nôtres pour l'anniversaire du 31 mars ; nous devrions généraliser ce mode de communion de pensées, et prier *tous les groupes*, tous les *partisans de la cause*, de nous adresser, aussi leurs vœux pour le 31 mars 1882.

Le peintre Camille Muller. — Préexistence et médiumnité.

Cher monsieur Leymarie. — En m'engageant à visiter comme amateur de tableaux les œuvres de Camille Muller, et à vous communiquer mes impressions, vous avez rendu ma tâche d'un intérêt difficile par l'exposé clair et précis que déjà vous en avez fait dans une de nos séances.

C'est à Monsieur Desvarreux, artiste peintre, qui m'a présenté au père du jeune homme dont nous allions voir les œuvres posthumes, qu'il appartenait de faire ce compte-rendu ; mais il s'est courtoisement récusé, devant la seule supériorité que je puisse avoir, celle d'être né longtemps avant lui.

Avant de rendre compte de mes observations toutes personnelles, je dois dire sur quelles bases j'appuie mes assertions et motive ma conviction.

On s'est beaucoup ému de l'apparition du jeune Camille Muller, qui, de 15 à 18 ans, sans études préalables, a exécuté un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on distingue des œuvres de génie vivement appréciées par les gens du monde et les artistes de profession.

Le spiritisme qui résume tous les principes de philosophie, de morale et de progrès, en nous faisant remonter des effets aux causes, nous aide à soulever le voile qui cache à l'horizon de nos aspirations les secrets de notre destinée. Ceux qui ne sont plus sur la terre concourent au développement de nos recherches, en affirmant par des faits nouveaux, que l'inconnu d'hier est la réalité d'aujourd'hui, et ils nous conduisent à penser, que le premier intérêt de notre vie est de connaître ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons.

Les êtres sont égaux devant Dieu, tous obéissent aux mêmes lois, aucune supériorité n'est accordée à l'un plutôt qu'à l'autre.

Chacun de nous a plus ou moins vécu, est plus ou moins près de son début dans la vie ; la différence de notre développement, vient de l'emploi de notre libre arbitre en passant par les épreuves

successives inévitables pour atteindre la perfection, but de nos espérances.

Nous savons que la durée de la vie d'un enfant, peut être pour l'esprit qui est incarné en lui, le complément d'une existence interrompue et que sa mort peut être aussi une épreuve ou une expiation pour les parents, ce qui résout le problème des morts prématurées d'une façon rationnelle et juste.

Le génie, n'étant que le développement des acquits antérieurs; il entre dans les desseins de Dieu que ces phénomènes de précocité, qui sont le fait d'esprits en mission, nous soient donnés comme une leçon bonne à méditer; ces phénomènes n'émeuvent pas les spirites parce que, pour eux, ils démontrent que les temps sont venus, où la science, d'accord avec la raison, nous prouvera que le principe des choses est en union avec ces soi-disantes anomalies

Pour concourir aux desseins de la Providence, les aptitudes sont multiples; cependant, un seul être cumule rarement, et ses facultés n'apparaissent que sous un seul aspect. J'avais donc l'idée préconçue de voir l'œuvre d'un peintre qui, après s'être essayé dans plusieurs genres, avait concentré toute sa puissance sur une spécialité. Après avoir jeté un premier coup d'œil sur l'ensemble de ces tableaux, je me crus en présence d'œuvres modernes et d'œuvres anciennes.

Je m'étonnais de la diversité des sujets traités, de la variété de talent déployé dans leur exécution, et il en résulta un certain trouble dans mon esprit. Après avoir étudié une à une chacune de ces compositions, je trouvai la solution qui pouvait satisfaire ma raison.

Il devenait évident pour moi que Camille Muller était un médium peintre, dont les tableaux (sauf ceux qui sont le fruit de ses acquits personnels) sont les œuvres de grands artistes momentanément incarnés en lui, grâce à leurs mutuelles affinités fluidiques.

A l'âge où les peintres savent à peine composer leur palette, Camille Muller exécute son premier tableau.

1° *Une vieille femme de pêcheur*, assise sur la plage du Tréport, tient sur ses genoux une chaufferette normande en terre cuite. Les rides qui sillonnent sa figure et ses mains, accusent chez elle un pénible travail. Cette œuvre n'est assurément pas irrépro-

chable, et cependant on sent déjà l'accent de la vérité dans ce réalisme honnête.

2° Non loin de là, des *liserons* légèrement posés sur une table, laissent passer l'air et la lumière, et semblent encore suspendus aux branches qui les soutenaient; la simplicité et la sobriété d'exécution, donnent à ces fleurs d'une tonalité froide, un charme tout particulier.

3° Une heureuse composition *d'ustensiles de cuisine* rappelle Chardin dans ses beaux jours; quelques-uns paraissent sortir de la toile, on est tenté de s'assurer de leur réalité, surtout quand un rayon de soleil, reflété par un chaudron en cuivre, vient vous éblouir. L'illusion est complète, dans la couleur et dans la forme.

4° *Après la chasse*. — Œuvre capitale dans laquelle des lièvres et des oiseaux étendus sur une table, occupent le premier plan et s'emparent de l'attention; on sent les effluves de la vie encore répandues sur cette mort qui paraît un sommeil.

L'exécution en est si franche, que j'ai reconnu la main de Fyt tel qu'il peignait avant sa désincarnation; il ne manquait à cette toile que la patine du temps pour en faire une œuvre rétrospective.

5° *Portrait du peintre par lui-même*. — Il était alors à l'apogée de son développement physique; sa tenue est ferme et assurée, ses yeux profonds projettent des regards d'une exubérante vitalité. Rien de fugitif n'apparaît sur ces traits qui bientôt ne laisseront que des souvenirs. L'exécution de ce portrait appartient à *Rubens* dans tous les tons de chair, et à *Rembrandt* pour les clairs obscurs. *Tous les deux ont modelé les grands traits de cette figure expressive.*

6° *Un dessert*. — Tout ce qui contribue à charmer la vue et le goût dans un dessert, est entassé sans ordre sur une table sculptée. Pour peu que l'on ait le nez tourné au vent de la friandise, il ne faut pas stationner devant ce dernier acte d'un festin qui vous laisserait le regret de n'être invité à y toucher que du regard. Pâtisseries variées, à côté d'un bouquet de fleurs; cafetière ciselée, au pied de laquelle, d'un sac renversé, sortent des bonbons d'une grande attraction pour les doigts. Une tourte aux poires, enluminée par le reflet d'un vase rempli de fleurs aux tons de feu. Une assiette comble de pêches mûres, tellement à point, qu'on les sent fondre sous les lèvres. On est vivement impressionné par

l'ensemble un peu tapageur de cette œuvre aux ardentes couleurs ; mais on ne tarde pas à reconnaître que chaque chose est à sa place, et que le groupement de cette profusion est sans confusion, et forme un tout d'une harmonieuse élégance ; c'est le gage significatif du talent du jeune artiste,

7° *Un bouquet de gueules de loup* (muflier des jardins). — Je devrais dire un foyer de lumière qui vous magnétise par le rayonnement de sa vie. Jamais on n'a exposé du premier coup, en pleine pâte, une plus grande richesse de tons rouges qu'il n'en est répandu dans cette splendide réalité. Ce bouquet, encore humide des larmes de la nuit, résume tout ce qu'on peut atteindre de verve.

8° Un petit groupe d'œillets variés de couleur et une giroflée jaune d'un ton plus reposé, reproduite à son apogée de floraison, viennent affirmer que les fleurs sont la dominante du jeune artiste, et qu'il est maître absolu sur ce terrain.

Portrait de Monsieur Muller père. — Ce portrait en pied, grandeur nature, se détache en relief sur un fond tranquille.

Malgré une rusticité accentuée par une grande vérité dans le costume de chasse, et les tons brunis que donnent aux chairs, le soleil et l'air salé des bords de la mer, la ressemblance est parfaite, l'action est affirmée, il vit, il marche. A cet aspect d'entrain et de mouvement on sent la facture virile de Velasquez.

Avant de quitter ce portrait dont la vivante expression porte mon esprit vers le modèle, je m'associe à la douleur de ce père si éprouvé, et ma pensée va lui dire : Il ne tient qu'à vous de n'être plus isolé et de correspondre avec votre fils ; évoquez son âme, elle répondra à la vôtre, et vous apportera la consolation de le savoir dans un monde meilleur.

Avenue de la route d'Eu au Tréport. — Dernier tableau du peintre. A première vue le nom d'Hobbéma arrive à la mémoire.

On a plaisir à entrer dans cette belle vallée, qui se déroule de chaque côté d'une longue avenue de grands arbres, et s'allonge jusqu'aux limites extrêmes d'un horizon lointain. On y respire à l'aise les parfums des champs. Les personnages et les animaux ont le physique de l'emploi, ce sont de vrais travailleurs de la terre, ils sont dans le mouvement et donnent bien l'impression de la campagne : Mais à mesure que l'on s'approche, une rusticité d'exécution fait disparaître l'illusion. Le ciel manque de transpa-

rence, les nuages sous des empâtements grénus s'opposent à la perspective aérienne, on ne reconnaît plus l'esprit du Maître.

Si fantaisistes que puissent paraître mes déductions, aux personnes qui se sont contentées d'un enthousiasme de confiance, j'ose avouer ma conviction qui est, que ce tableau est d'*Hobbéma*, pour une part, et de *Camille Muller* pour l'autre.

Il en est du médium peintre comme du médium écrivain, quand la disposition n'est pas bonne, l'œuvre s'en ressent.

La transmission de la pensée est parfois diffuse quand l'esprit n'est pas assez passif, Hobbéma n'a pas trouvé un instrument docile, son œuvre accuse une hésitation qui n'est pas dans ses allures.

On quitte ce tableau sous une impression de tristesse, en regrettant que les qualités du peintre n'aient été qu'indiquées, et que le jeune artiste ait trop mis du sien dans un genre qui lui était peu familier. On aurait aimé que cette page importante couronnât plus complètement une carrière si vite interrompue.

Il y a une foule d'autres tableaux, paysages, marines, tous très remarquables, qu'il serait trop long de citer.

Camille Muller est né à Paris le 6 mars 1861, décédé le 28 octobre 1880. M. Muller habita le Tréport; il envoya le jeune Camille au collège d'Eu; celui-ci ne tarda pas à y prendre de l'ennui, l'indépendance de son caractère ne se pliait pas à la vie méthodique du collège. Il eut une idée fixe, celle de se rendre malade pour rentrer chez son père, à qui ces intentions ne furent révélées que lorsque son fils eut atteint son but. Les allures de cet enfant avaient une originalité affective et sauvage qui faisait supposer qu'il obéissait parfois à une force indépendante de sa volonté.

Son exubérante vitalité nerveuse le rendait apte à tous les exercices gymnastiques. En promenade, il disparaissait soudainement, et pendant qu'on se préoccupait de son absence, on l'apercevait dans un arbre, sur lequel il avait grimpé avec l'agilité de l'écureuil, riant de la petite inquiétude qu'il avait provoquée.

Après un exercice violent, alors qu'il était en transpiration, il ôta sa tunique, découvrait sa poitrine, et s'inondait à la première source. Cette insouciance de précautions devait lui être funeste; il tomba sérieusement malade, à la suite d'un refroidissement dont les conséquences devaient le conduire plus tard au tombeau. On croyait que cette maladie serait de celles qui rappellent les beaux vers de Millevoie : la Chute des feuilles; mais le malade dérouta

les médecins, comme il devait un jour dérouter les peintres. Ce fut une maladie osseuse qui se déclara, et dut nécessiter l'amputation d'un pied.

A quelque temps de là, il demanda qu'on lui apportât ce qui était nécessaire pour dessiner, et se fit poser quelques objets près de son lit. Son second dessin fut si complètement réussi, qu'il fut demandé par un amateur, et ce dernier affirma qu'il y reconnaissait la facture des grands maîtres. Peu de temps après, il fit des pastels rappelant *Latour*; puis, en dernier lieu son ardente imagination le portant vers de nouvelles aspirations, il voulut peindre à l'huile; il rencontra d'abord un obstacle, ce à quoi il n'était pas habitué: la couleur ne répondait pas à ses instincts dévorants. Il se prit à pleurer, fut irascible pendant trois jours, mais au matin du quatrième son père l'entendant chanter, entra dans sa chambre et le trouva terminant un tableau si attrayant, que des offres sérieuses furent faites pour acquérir cette œuvre, sorte de génération spontanée.

Sa médiumnité s'était révélée. On le portait sur un fauteuil, et là, les jambes horizontalement placées dans une gênante position, attendant la désagrégation de son enveloppe mutilée, il exécuta les œuvres, qui, à juste titre, ont occupé l'attention et dont je n'ai donné qu'une esquisse bien incomplète, somme toute; l'étude de ces tableaux présente un intérêt très grand, soit au point de vue artistique, soit par le fait des déductions que l'on peut en tirer par rapport à la philosophie spirite. Henri EVETTE.

NOTA : M. Henri Evette, bien connu des spirites, comme magnétiseur et médium guérisseur, élève du Baron du Potet, est un amateur qui possède, 30, rue Jacob, une collection de tableaux anciens, très appréciés des connaisseurs, entre autres un très beau Corrège représentant Danaë et la pluie d'or.

Chiens illustres

« Le chien *Tom*, appartenant à M. *Haun*, commissaire spécial de police du chemin de fer, à Bellegarde (Ain), a retiré son maître et sa maîtresse de la mer où, prenant un bain et ayant perdu pied, ils allaient périr, enfoncés dans un trou de sable dont ils ne pouvaient sortir par suite de la violence des vagues... »

Mme la baronne de Pages, en signalant ce fait, a demandé s'il ne serait pas *utile* de donner à des chiens, ayant ainsi *opéré des sauvetages*, soit par instinct, soit par suite d'une éducation spéciale, un *signe* qui, *restant attaché à leur collier*, leur servirait de *sauvegarde* et de protection s'ils étaient capturés par la police ?

Ce *signe* prouverait en outre, de la façon la plus éloquente, aux personnes disposées à *la cruauté envers les animaux*, que les chiens *rendent des services* et qu'il est *ingrat de les maltraiter*.

En Hollande, Mme de Pages a vu un chien qui portait plusieurs médailles ou plaquettes de métal à son collier. Sur l'une on lisait : « J'ai sauvé mon maître le..... » sur l'autre : « j'ai repêché un enfant qui se noyait le..... »

On sait que le célèbre chien des pompiers de Londres, *Bob*, à la suite de nombreux sauvetages, avait reçu *de l'administration un collier* avec une inscription qui le signalait aux bons soins des policemen et du public comme *un secoureur éminemment utile*.

Les religieux du mont Saint-Bernard avaient fait quelque chose d'analogue pour leur brave chien *Parry*, qui avait sauvé plus de soixante personnes dans les neiges, et dont le corps, précieusement empaillé, est conservé à Chamouny.

Enfin le British Museum de Londres a consacré une vitrine et une touchante inscription au fidèle chien de l'amiral Franklin, chien qui, après avoir rendu de précieux services à de pauvres naufragés et aidé aux pieuses recherches de lady Franklin, portait, lui aussi, un *collier d'honneur pour sauvetage*.

Nous mentionnerons également *Sans-Peur*, chien barbet appartenant à une compagnie de zouaves. Sa vigilance ayant deux fois empêché ses maîtres d'être surpris par les Arabes, il fut décidé qu'il aurait droit, pour récompense, à une ration de soldat, eau-de-vie comprise, jusqu'à sa mort qui fut celle d'un brave, car il fut tué par une balle dans une reconnaissance. Déjà il avait été blessé dans une précédente affaire et en était resté boiteux ; aussi dans les longues marches, le lieutenant le prenait-il sur son cheval, ce dont *Sans-Peur* se montrait aussi fier que des galons rouges que, pour rappeler sa belle conduite, ses amis les zouaves avaient peinturlurés sur sa toison blanche. (Notes et souvenirs de Mme la baronne de Pages).

HISTOIRE D'UN CHIEN. Pendant l'hiver de l'année 1865, une tempête (on les nomme *coup de nora*) eut lieu dans la rade de Valparaiso. Plusieurs navires furent perdus ou vinrent se jeter à la côte.

Parmi les épaves roulées à terre par la mer, on vit un chien, qui

luttant contre les lames, vint échouer exténué sur un rocher, près du débarcadère.

Les bateliers en eurent pitié, parvinrent à le sauver et le nommèrent *Cuatro-Remos*, qui signifie quatre avirons, mais en même temps équivaut à quadrupède, en français.

C'était un bel épagneul noir et blanc, de race anglaise et de forte taille.

Au bout de peu de temps, ce chien donna des preuves d'une intelligence extraordinaire, et, sans qu'on l'eût dressé à cela, suivait les passants dont la mise indiquait la richesse. Jamais il ne s'adressait aux gens simplement ou mal habillés.

Alors il se livrait à une pantomime expressive et à des aboiements qui ne finissaient que lorsqu'on lui donnait *la pièce*. C'était alors, dans ce pays, des sous, et plus tard des rondelles de cuir bouilli introduites par les Compagnies de tramways, et ayant une valeur fiduciaire de 5 sous.

Aussitôt que *Cuatro-Remos* tenait son argent, il courait au *Café de la Bolsa*, sur la place, et laissait tomber sur le comptoir ce qu'il avait récolté, moyennant quoi on lui donnait un pain fendu contenant du jambon ou autre chose semblable, qu'il emportait et mangeait gravement sur la place.

Mais lorsqu'il était rassasié, il enterrait ses fonds auprès des baraques des bateliers et les allait chercher aux moments d'appétit.

Tous les habitants le connaissaient déjà et se prêtaient de bonne grâce à ses combinaisons.

Convaincu sans doute de l'utilité du travail dans un pays où il n'y a guère d'oisifs, notre chien chercha une situation, et vous allez voir qu'il la trouva plus belle que jamais chien ne l'eût rêvée !

Sur la place se trouvait le quartier général des pompiers de la ville, merveilleusement organisés, soit dit en passant.

Pour des raisons que nous ne connaissons jamais, il abandonna ses amis les bateliers, et se lia avec les pompiers.

A chaque fois qu'ils sortaient pour les manœuvres, il marchait en tête, mais grave, tranquille, et sans aboyer, l'air convaincu.

Il assistait aux manœuvres, sans distraction, et ne se laissait jamais aller aux flâneries habituelles à ceux de son espèce.

Mais si un incendie était signalé, que les hommes s'élançaient au feu, alors, en avant de tous, devant la première pompe, aboyant, hurlant, comme fou de rage, on voyait toujours *Cuatro-Remos*.

Arrivé devant le lieu du sinistre, il s'arrêtait près du feu, et ne ces-

sait d'aboyer que lorsque, l'incendie éteint, les pompes revenaient; alors il rentrait, toujours à son poste, mais silencieux, et l'air fier du devoir accompli.

Ceci durait depuis un an environ, lorsque notre ami changea sa façon de vivre, et se constitua, de son seul gré, gardien contre le feu de la ville de Valparaiso.

Au Chili, les agents de police ont un sifflet au moyen duquel ils correspondent entre eux de rue à rue et de quartier à quartier; tout un langage qu'on ne peut mieux comparer qu'aux manœuvres d'un navire de guerre.

Le feu, le quartier, la rue sont donc ainsi signalés dans toute la ville en quelques minutes.

Eh bien ! Cet étonnant animal avait reconnu le coup de sifflet de l'incendie, et en avait conclu que le premier gardien de nuit lui dirait où il était !

A partir de ce moment, il ne demeura plus au quartier des Pompes, il coucha en ville, là où il lui plaisait, mais ne s'éloignant pas beaucoup de la place. Toute la nuit, il faisait ses rondes, et plusieurs fois il signala le premier des incendies qu'il avait reconnus lui-même.

Au premier signal d'un agent, il courait à lui et après une indication du doigt qu'il retenait, il bondissait jusqu'à la porte du quartier général et aboyait furieusement, jusqu'à ce que ses amis prévenus fussent en route.

Alors il prenait la tête, et toujours criant, guidait sa compagnie au feu sans jamais se tromper d'une rue, ni négliger une traverse qui pouvait abrégier le chemin. Confiants dans son instinct, les hommes le suivaient aveuglément.

Tous ces faits furent connus, et le gouverneur de Valparaiso rendit un décret, reconnaissant le chien Cuatro-Remos, « une utilité pour la ville, lui donnant le droit de cité, et ordonnant, sous peines, que tout habitant eût à le loger et le nourrir, s'il se présentait chez lui, De plus, de le coucher dans un endroit confortable et sans jamais fermer la porte, afin qu'il pût sortir à volonté. »

Un batelier, jaloux de son abandon (il y des misérables en tous pays) lui donna un coup de couteau et le blessa,

Découvert il fut condamné à trois mois de prison.

Une après-midi, Cuatro-Remos fut se coucher dans la Bourse, monument voisin du quartier d'incendie de quelques portes. On l'y enferma par mégarde. Dans la nuit les pompes sortirent pour un sinistre.

Le lendemain matin, on trouva le chien, mourant, les dents cas-

sées, sanglant, épuisé. Il avait rongé les barreaux de fer des fenêtres et dans sa rage de ne pouvoir sortir pour aller au feu avec ses camarades de danger, il avait déchiqueté, banquettes, papiers, tout ce qu'il avait pu, et était tombé sans force.

En 1869 il vivait encore, mais vieilli et atteint d'infirmités, dormait tout le jour sur la place. En 1870, il disparut, et on ne put savoir ce qu'il était devenu. Mort, sans doute dans quelque coin obscur, comme les autres ! Il méritait mieux que cela pourtant, car il fut un des exemples les plus curieux de l'intelligence de la race canine.

Une entrevue avec le médium Henry Slade.

(traduit du *Banner of Light* du 25 septembre 1880).

Actuellement, le docteur Slade est regardé parmi les médiums comme l'un des meilleurs ; vu l'intérêt croissant que le public prend au spiritualisme, je publie la relation suivante de mon entrevue avec lui.

Lundi dernier, dans la matinée du 31 juillet, je me rendis, avec ma femme, et L.-A. Baker, de Lansing, chez le docteur Slade à Lansing House, pour me rendre compte des manifestations produites par lui. Après avoir minutieusement examiné la chambre où nous fûmes introduits, nous nous assîmes autour d'une table ordinaire, à battant, et non peinte, que le docteur avait empruntée à l'hôtelier, comme il a l'habitude de le faire partout où il va.

Deux ardoises liées ensemble, par nous, avec un double cordon, et pendues au bec de gaz, au dessus de nos têtes, à quatre pieds au moins de la personne la plus proche et à huit pieds du docteur Slade, furent mises en mouvement par une force invisible ; nous entendîmes le grattement du crayon qui s'y trouvait enfermé, exactement comme s'il était tenu par la main d'un mortel ; plusieurs coups bien accentués, annoncèrent la fin du message et en déliant les ardoises, nous trouvâmes la communication suivante tracée d'une écriture ferme et courante sur leurs parois internes.

« *Chers amis.* Pouvez-vous nous dire pourquoi l'éducation théologique est si compressive par elle-même, si préjudiciable dans ses tendances, puisque, constamment, elle cherche à tenir les masses dans l'ignorance des vérités divines ? Est-ce que les desservants des cultes ne voudraient pas voir la lumière qui doit chasser l'er-

reur et les préjugés, ni les esprits qui viennent auprès de vous pour rendre les hommes meilleurs? Amis, réjouissez-vous du bien spirituel qui résultera pour tous, des rapports spirituels entre les spiritualisés et vous. H.-C. Wright.»

Nous étions en présence du docteur Slade, et des mains invisibles venaient nous toucher et nous saisir; la table se leva et resta suspendue pendant une demie minute, à un pied du sol; un accordéon, tenu par une seule main de Slade, joua au moyen d'une force invisible un air entier; un crayon déposé sur une ardoise, à moitié tenue sous le bord de la table, écrivit sur la partie supérieure les réponses aux questions que nous avions écrites sur la partie inférieure; ces questions, nous les avions soigneusement cachées; le grattement du crayon correspondait aux mots écrits, les réponses étaient chaque fois adaptées aux questions faites.

Lorsque l'écriture était donnée, la main de Slade, qui tenait le bord extérieur de l'ardoise, restait constamment en vue, les messages (ou les réponses) étaient écrits sur la partie de l'ardoise qui se trouvait la plus éloignée de sa main. Pendant l'opération, je m'approchai à un pied de l'ardoise, et j'acquis, de visu, la certitude que l'écriture était produite par une force invisible.

Sous la table, une ardoise fut passée, à diverses reprises, des mains du docteur Slade dans les nôtres, les bouts des doigts, ou une portion de la main, la soutenant seulement en dessous; le temps, pour le passage des ardoises, était d'une minute, la force développée, approximativement d'une douzaine de livres. Tout cela se faisait en plein jour. J'ai examiné avec soin la table, et la main gauche de Slade qui resta continuellement sur la table, en contact avec les nôtres. Il était assis, ayant le corps en dehors de la table; mes pieds restaient sur les siens, et je prétends, qu'il était tout à fait impossible à Slade de produire lui-même ces manifestations.

Sachant que des hommes de science, des professeurs, des ministres, des prestidigitateurs n'ont trouvé rien à reprendre à ces expériences, je suis forcé de croire que je n'ai pas été trompé. Ceux qui prétendent qu'il n'y a là que des tours de passe-passe, feraient bien de nous montrer comment cela s'est fait; au moins, qu'ils aillent voir par eux-mêmes, en se souvenant que des hommes plus sages qu'eux, et aussi honnêtes, admettent que Slade est un honnête homme et un vrai gentleman.

Le jour précédent, le docteur Johnson, de Coldwater, reçut

une longue communication de l'écriture de son père, entre deux ardoises suspendues au bec de gaz.

M. Slade prétend que depuis peu de temps il obtient l'écriture dans ces conditions. Il permet à chacun d'apporter ses ardoises, ou d'en choisir dans une des piles des siennes, de les lier, de les suspendre au bec de gaz, de les décrocher, de les délier et de les lire, tout cela sans qu'il y mette la main; il permet aussi, que les ardoises soient exclusivement tenues par les mains de l'expérimentateur, l'écriture se produit sous ces conditions, lui ne touchant pas les ardoises; le grattement du crayon, à l'intérieur, est invariablement entendu, il correspond à la teneur du message.

Le même jour Mme John Dexter, de Evart, Michigan, obtint une communication de son mari et une autre de sa fille Hattie, toutes les deux avec l'écriture de ces esprits.

Et si ce ne sont pas là des esprits, qu'est-ce que cela peut être? Pour moi c'est la même force qui produisit l'écriture sur la muraille de la salle du festin de Balthazar; et à mon point de vue les phénomènes produits à l'aide du docteur Slade sont plus significatifs.

E.-A. Chapman.

Lowell, Michigan, Etats-Unis. traduit par M. Van-de-Ryst.

Quelques vers donnés médianimiquement

Je vous envoie la primeur de quelques vers qu'Alfred de Musset nous a donnés, le 6 février 1881. Hier au soir, la dernière strophe, nous a-t-il dit, tient lieu de signature.

M. COMERA, *Bordeaux*.

Cet enfant grelottant sur terre,
Tout plein d'effroi,
Ce pauvre Esprit, libre naguère,
Amis, c'est moi !

Le vieux destin, prudent et sage,
D'un doigt subtil
De mon livre a tourné la page :
Qu'en sera-t-il ?

Autour d'un berceau que de songes !
Rayons et fleurs,
Plus tard, déceptions, mensonges,
Dépit, douleurs !

Faudra-t-il pendant ce voyage
Toujours marcher,
Bravant la nuit, les vents, l'orage,
Pour triompher?

Pourrai-je, malgré la tempête,
Joyeux et fort,
Garder ma foi, rester poète
Jusqu'à la mort?

Bah !... mes amis, je vous présente
Le nouveau-né,
Aimez-le bien, qu'il ne se sente
Abandonné;

Et nous chanterons à la ronde,
Si vous voulez,
Qu'elle apparait et sera blonde
Comme les blés!

NOTA : Nos lecteurs savent que nous n'acceptons les noms donnés par les esprits, que sous bénéfice d'inventaire; ils doivent juger eux mêmes, si cette poésie mérite la signature d'Alfred de Musset.

De l'âme humaine.

17 mai 1865. — *Médium L. C. Toutant.* — NOTA. Cette communication est la première de celles que j'ai reçues de l'esprit Charles sur le même sujet. D'après sa date, elle aurait dû être publiée avant celle qui a paru dans la *Revue* (n° de janvier 1881) : mais je l'avais oubliée; elle m'a été rappelée par l'éminent Esprit à la fin de son dernier entretien sur les lois qui régissent l'Univers. — Elle termine une intéressante dissertation sur la distinction à faire entre la *pensée* et l'*idée*, dissertation suscitée par celle qui venait d'être insérée dans la *Revue* sur le même sujet. L. C. T.

..... Maintenant, mon fils, parlons de l'âme humaine. — Dans le sens propre et absolu, l'âme est l'étincelle intelligente, le principe spirituel, dont Dieu a gratifié l'Esprit, non incarcéré ou incarcéré.

L'Esprit est un corps : par conséquent il est matière et tiré du

fluide universel, duquel, d'ailleurs, est tiré tout ce qui est matière organisée.

L'Esprit est l'enveloppe, quelque subtile que tu la supposes, de l'étincelle intelligente dont je viens de parler.

Appeler les Esprits des âmes, c'est employer une synecdoche.

A quelque degré que les Esprits puissent arriver, ils resteront toujours matière.

Ceux que l'on nomme *pures intelligences* sont des Esprits arrivés à la plus grande pureté possible pour des créatures, des Esprits en qui l'étincelle intelligente a atteint son plus grand développement. C'est l'infini pour vous, pour beaucoup d'entre nous, en ce sens que les limites auxquelles doit s'arrêter ce développement échappent à notre appréciation : mais c'est le *fini* pour Dieu qui lui-même a marqué ces limites.

Dire que les pures intelligences voient Dieu, c'est une métaphore : cela signifie que plus la pureté des Esprits et le développement de leur intelligence ont grandi, mieux ils comprennent Dieu, parcequ'ils sont plus rapprochés de ce principe de toute intelligence.

Au-delà de ces considérations, tout nous échappe... Déjà, peut-être, nous sommes-nous trop élevés ! Arrêtons-nous donc, et résumons :

La perfectibilité des Esprits a des limites.

La perfection de Dieu n'en a pas.

Dieu est le créateur, l'Esprit est la créature : le premier est l'immense foyer d'où part l'étincelle intelligente qui donne l'âme à l'Esprit.

La créature ne peut égaler le Créateur, ni jamais se confondre avec lui.

Dieu est la course : la série des Esprits est l'asymptote.

Prosternons-nous, mon fils, et adorons. *Ton ami Charles.*

Léon Favre (Clavairoz).

Le 10 avril au matin notre corrégionnaire Léon Favre, frère aîné de Jules Favre, a rendu le dernier soupir.

Il était dans sa soixante-seizième année. C'était une belle âme et c'est surtout de lui qu'on peut dire qu'il passa sur la terre en faisant le bien, « *transiit benè faciendo.* »

Nommé en 1848, consul de France au poste de Gênes, il y rendit des services tels que les Génois lui décernèrent le titre de citoyen de leur ville. La réaction de 1850 n'osant pas le punir du double crime de son origine républicaine et du nom qu'il portait, l'envoya dans un poste inférieur et fort éloigné, en Bolivie d'abord, puis au Mexique, à Tampico et ensuite à Corfou. Revenu en France en 1870 au moment de la guerre, il se mit à la disposition du gouvernement de la défense nationale qu'il suivit à Tours et à Bordeaux. Nommé en 1871 consul à Trieste, il atteignit dans ce poste l'époque de sa retraite. Il vint alors se fixer à Paris.

Spiritualiste convaincu, tout dévoué à la cause du spiritisme, il a publié dans divers recueils, et notamment dans la *Religion Laïque* de M. Fauvety, des articles fort bien pensés et remarquablement écrits.

Léon Favre écrivait comme son frère savait parler. Il avait la même élégance harmonieuse, la même pureté de forme, avec des convictions plus arrêtées, plus nettes et plus profondes.

Vers la fin de sa vie, à l'âge de soixante-douze ans, le mort de sa femme qu'il avait tendrement aimée, lui inspira l'amour des vers et le fit poète.

Dans un petit poëme consacré à sa fille adoptive *Caterina*, il exprime ainsi ses nobles croyances spirites :

.....

- « Dans la plaine éthérée où les astres se meuvent
- « Existe un élément, principe créateur,
- « C'est la source sacrée où les germes s'abreuvent
- « Pour être répartis par la main du Seigneur.
- « Un fluide subtil compose l'atmosphère :
- « Son rôle est tout divin. Dans son rayonnement,
- « Il féconde tout germe, enveloppe la terre
- « Et, dans un même amour, la soude au firmament.
- « C'est là que de nos morts se dirigent les âmes
- « Avides de trouver le moyen de nous voir.
- « Nos parents, nos amis, nos enfants, et nos femmes
- « Aspirant le fluide à ce grand réservoir
- « Pour se communiquer le lien nécessaire,
- « Et cet arôme pur, commun à tous les deux :
- « Au Médium qui vit dans la basse atmosphère,
- « A l'âme qui rayonne et s'en revêt aux cieux.
- « A chaque médium, suivant son organisme,
- « Un don est accordé comme au temps de saint Paul,
- « L'un a la vision, l'autre le magnétisme,

« Vers une faculté chaque âme prend son vol,
« Les uns sont guérisseurs, d'autres perçants l'espace,
« Révèlent aux mortels des secrets inconnus.
« Souvent insouciants des mots que leur main trace
« Ils sont les confidents de ceux qui ne sont plus.....

.....

LOUIS CORTEMBERT. — (De New-York).

Le nombre des adeptes du spiritualisme expérimental est beaucoup plus considérable qu'on ne pense. Peu de personnes savent que Louis Cortembert partageait les croyances spirites. S'il ne s'en vantait point, il se montrait sympathique à tout ce qui pouvait servir à leur propagation :

Louis Cortembert, quoique établi depuis longtemps à New-York, où il rédigea *Le Messager Franco-Américain*, était resté Français de cœur. Spiritualiste convaincu, et rationaliste sincère, il a vécu comme un sage, comme un philosophe, et, l'heure venue il a abandonné tranquillement la terre pour aller vivre dans un autre milieu.

Louis Cortembert a écrit plusieurs ouvrages, Il a publié en 1879 à Paris, un *précis d'histoire moderne selon la science moderne* qu'on peut recommander aux écoles d'enseignement primaire laïque. Il est aussi l'auteur d'un petit livre remarquable intitulé *la Religion progressive*, où sans cesser de se montrer très rationaliste, il prouve la nécessité du lien religieux. Que son âme continue en paix sa marche progressive!

A Herstal, près Liège, Belgique, a eu lieu l'enterrement corporel de Mme *Marguerite Lehane*, veuve de M. François Parent, par les penseurs libres de l'union spiritualiste de cette ville ; une bonne pensée à cet Esprit qui a rejoint son bien-aimé, l'Ame-Sœur.

A Troyes, Aube, est décédé notre F. E. C. M. *Huchard*, ancien employé à l'état civil de cette cité ; c'était un homme estimable à tous les titres, plein d'affabilité, qui aimait à rendre service à tous, sans exception, non-seulement parce que sa nature le portait à la bonté, mais aussi parce qu'il mettait en pratique ce que sa croyance au spiritisme lui imposait ; être utile était sa règle ; il rendait service sans ostentation ; et ne désirait, en mourant en pleine connaissance, que recevoir les vœux de ses frères en croyance.

M. *Vigouroux*, de Bouloc, nous annonce la désincarnation de sa

femme, bonne et dévouée mère de famille, qu'il aimait comme son second lui-même ; pour cette sœur, ayons le bon souvenir de sympathie, et prions nos guides de veiller sur les trois jeunes enfants que M. Vigouroux doit diriger dans la voie du bon et du bien.

A Rochefort-sur-Mer, est décédé notre F. E. C. *Jean Charbonel*, membre du groupe Larré « homme d'une haute valeur morale, affectionné de tous ceux qui l'ont connu ; en mourant, il disait à sa fille Mme Neaud : *On m'appelle, je m'en vais*, et il s'endormit doucement, du sommeil du juste, sans agonie et sans plaintes, en vrai spirite.

Mme Charbonel et sa fille savent que ce n'est qu'une séparation momentanée ; elles pleurent, elles prient, elles attendent comme des gens de cœur peuvent le faire.

Mme *Courte* femme d'un médium écrivain est décédée aussi à Rochefort-sur-Mer. Son mari penseur-libre, a tenu à affirmer lui-même ses croyances sur la tombe de sa femme, ce qu'il a fait dans les termes suivants, et non sans une grande émotion :

Chers frères et sœurs : Mon cœur est vivement ému devant votre empressement basé sur l'estime qui vous fait assister à l'enterrement du corps de ma compagne aimée, cette bonne épouse et cette bonne mère ; j'éprouve le besoin de vous témoigner ma gratitude. Chers frères, je suis Spirite ; mon culte c'est le progrès, c'est la famille, c'est l'humanité cherchant à réaliser cette profonde parole de Jésus-Christ : Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait ! pour arriver à ce résultat, il faut naître, mourir, renaître encore, progresser sans cesse, telle est la loi.

O Toi qui m'étais chère en ce monde, entends ma voix ! elle t'appelle pour te donner un nouveau gage de mon affection ; Dieu a permis que tu fusses délivrée la première, je ne saurais m'en plaindre sans égoïsme, car ce serait regretter pour toi les peines et les souffrances de la vie terrestre.

J'attends donc, bien résigné, le moment de notre réunion dans le monde plus heureux ou tu m'as précédée ; notre séparation n'est que momentanée, si longue qu'elle puisse paraître, sa durée s'efface devant l'éternité de bonheur que Dieu promet à ses élus. « Que sa bonté me préserve de rien faire qui puisse retarder cet instant désiré, qu'il m'épargne ainsi la douleur de ne pas te retrouver au sortir de ma captivité terrestre. »

« Oh ! qu'elle est douce et consolante la certitude qu'il n'y a en tre nous qu'un voile matériel qui te dérobe à ma vue, que tu peux être

là, à mes côtés, me voir, m'entendre, comme autrefois, mieux encore qu'autrefois, que tu ne m'oublies pas plus que je ne t'oublie moi-même; que nos pensées ne cessent pas de se confondre et que la tienne me suive et me soutienne toujours. » Fanny, tu entends ma voix ! ta pensée, âme chérie, est là, aussi sûre pour nos yeux spirituels, que le rayon de lumière envoyé chaque matin par notre soleil l'est pour nos yeux matériels ; viens nous enseigner le secret divin ; donne-nous la résignation et l'amour, donne-nous la volonté, montre-nous que la mort, c'est la vraie vie de l'esprit.

Amie dévouée, mère chérie, ton souvenir ne s'effacera pas de nos cœurs ; la terre peut détruire ton corps matériel, mais elle n'a point ce pouvoir, de nous cacher ton esprit que l'immortalité rendra toujours présent à tes amis dévoués, qui prient et prieront toujours pour toi.

P. S. — C'est la première fois, dans notre ville, que des paroles spirites ont été prononcées sur une fosse ; elles ont été entendues et accueillies chaleureusement par la nombreuse assistance qui a conduit Mme Courte à sa dernière demeure, et tout le monde s'est retiré, le cœur ému des quelques paroles prononcées, auxquelles ne s'attendaient pas les assistants.

Votre tout dévoué F. E. C.

Paillet.

Biographie de G. Mazzini

par Mme E. Aschurst Venturi. suivie de deux essais : Pensées sur la démocratie en Europe. — Les devoirs de l'homme. — Traduit par Mme E. de Morsier, Paris Charpentier, Editeur, 13, Rue Grenelle Saint-Germain.

Ce livre, dû à l'initiative de deux femmes distinguées, est non-seulement une œuvre d'enseignement historique et philosophique, mais un acte de justice.

Ainsi que tous les caractères hors ligne auxquels suffit le seul témoignage de leur conscience, le grand patriote italien, Mazzini, dédaignant la popularité banale que des agitateurs vulgaires prennent trop souvent pour une auréole d'immortalité, Mazzini, dis-je, sous l'impulsion d'une philosophie sublime, marcha droit à son but : l'affranchissement et l'unification de l'Italie,

Cet Etre prodigieux d'activité, d'abnégation, d'élévation intellectuelle et morale se donna sans réserve à sa cause et, durant toute sa carrière, le soin de sa propre gloire fut certainement son moindre souci. Il y avait, dans cette individualité, quelque chose de surhu-

main qui, d'avance, la vouait à l'ingratitude universelle et, par suite, à la calomnie. Ce fait, inhérent ici-bas à toute mission supérieure, devait, pour Mazzini, prendre des proportions inusitées et, chose assez rare, le poursuivre jusque dans la mort où, cependant, la roche tar-péïenne est si près de l'apothéose.

Qui de nous n'a entendu taxer ce grand homme d'ambition démesurée, de rivalité jalouse envers Garibaldi, tout au moins de vues utopiques fruits d'une imagination malade, d'une pensée désordonnée ?

Et dans un grand nombre d'esprits ces accusations subsistent au mépris de la vérité.

Or, une femme, une noble intelligence, Mme Ashurst Venturi, parfaitement renseignée sur la mission de Mazzini, résolut de rendre au héros méconnu la place qui lui appartient devant l'humanité.

Munie de tous les documents nécessaires à son œuvre généreuse, elle a reconstruit avec l'histoire de l'Italie, durant une certaine période, toute la vie de Mazzini si étroitement liée aux destinées de ce pays. Sous ce double aspect l'ouvrage éveille un intérêt intense. Il renferme de curieuses révélations aussi propres à nous présenter, sous leur véritable jour, les vues du Novateur, qu'à nous édifier sur les agissements politiques en général.

Le plan de l'ouvrage est d'un esprit logique sérieux, élevé. Ce n'est pas le premier auteur venu qui déroule avec cette magistrale ampleur toute une phase historique et met en relief sur ce vaste ensemble le beau caractère du Calomnié.

L'Apôtre de l'Unification italienne émerge de ces récits dans l'intégrité de son indomptable énergie, avec l'indéfinissable attrait de cette âme douce et fière. Grâce aux révélations de Mme Venturi, Mazzini conquiert sa place légitime dans l'opinion du monde intelligent. L'auteur nous montre, à la fois, l'homme de l'action, de la lutte à outrance et le penseur profond et lumineux qui, dans l'exil ou la captivité, domine de haut les événements et projette sur les sentiers humains ces traînées lumineuses dont nos regards suivent avidement la trace jusqu'au sein de l'Infini.

Une telle plume était faite pour un tel sujet. Toutefois, l'ouvrage devait passer par la traduction et chacun sait combien l'écrivain le plus autorisé peut perdre à subir cette redoutable épreuve. Mais, par un bonheur qui, certainement, ne doit rien au hasard, Mme Ashurst Venturi a pour interprète en notre langue Mme Emilie de Morsier, et la traductrice, comme nous n'en doutions point, s'est trouvée digne de sa grande tâche.

Elle a su nous transmettre cette œuvre remarquable dans un style qui décèle un réel talent littéraire, et si, je mentionne ici les deux ou trois légères négligences que l'on rencontre au cours de cette lecture, c'est uniquement pour mémoire et, surtout, afin de laisser à mon appréciation son cachet de consciencieuse et stricte vérité. En vertu de cette même considération, je ne résiste point à l'envie que j'éprouve de citer certains passages tirés des deux lettres par lesquelles commence le volume. La première est de Mme de Morsier à M. Aurelio Saffi, de Bologne; on y trouve les lignes suivantes qui m'ont particulièrement frappée par leur justesse.

« Il est vrai qu'aujourd'hui, on fait bon marché de l'enthousiasme,
« de l'idéal, des aspirations généreuses, de la fidélité aux principes,
« lorsque ces sentiments ont pris leur source dans une foi qui ne
« limite pas l'existence individuelle à la brièveté de nos jours ter-
« restres. Sur les ruines du cléricisme religieux, nous voyons
« germer et grandir un cléricisme scientifique, plus dangereux,
« peut-être, qui, sous prétexte de nous affranchir des préjugés, des
« illusions et de l'ignorance, nous offre son catéchisme infallible. Ce
« nouveau clergé, il est vrai, ne brûle pas les hérétiques; il se con-
« tente de déclarer que toute personne qui croit à un avenir extra-
« terrestre; qui admet l'existence de lois divines d'après lesquelles
« l'homme doit chercher à diriger sa vie est atteinte d'aliénation men-
« tale. C'est un cas pathologique dans lequel le *médecin-prêtre* qui
« devient aussi quelquefois *inquisiteur* est seul compétent.

« Et cependant, l'humanité ne se laisse point égarer par ces auto-
« rités mensongères; elle a un critérium qui ne la trompe pas: *Vous*
« *les connaîtrez à leurs fruits.*

Entre autres choses remarquables la réponse de M. Aurélio Saffi contient ce rapide résumé des convictions qui, chez Mazzini, passèrent à l'état de principes dirigeants.

« Tous ceux qui ont foi dans la marche du génie humain vers un
« but supérieur à la satisfaction des intérêts matériels, tous ceux qui
« croient que la vie de l'individu n'a de valeur qu'autant qu'elle
« s'élève à la dignité d'une mission pour le progrès de l'espèce, que la
« notion du DROIT, — foi individuelle, doit être complétée par celle
« du DEVOIR, — foi sociale; que toutes les questions dont l'Europe est
« troublée attendent leur solution d'une formule religieuse qui harmo-
« nise la liberté avec l'association et l'homme avec l'humanité, vous
« sauront gré de votre travail, car ces principes et ces idées étaient les
« principes et les idées de Mazzini.

« C'est lui qui le premier, peut-être, de nos jours, a porté sur le
« terrain de l'action les plus nobles aspirations des temps modernes ;
« émancipation des nationalités, alliance des peuples, substitution de
« la justice internationale au droit de la force, abolition de l'esclavage
« sous toutes ses formes, réhabilitation de la personne humaine dans la
« femme, guerre à l'égoïsme par l'amour et le dévouement ; au maté-
« rialisme par cet esprit religieux qui est le flambeau éternel de nos
« destinées, car, comme il l'a dit quelque part : « *Les religions s'étei-*
« *gnent, l'esprit humain les abandonne comme le voyageur quitte*
« *le foyer auquel il s'est réchauffé pendant la nuit, mais la reli-*
« *gion reste. La pensée est immortelle, elle survit aux formes,*
« *elle renaît de ses cendres.*

A mesure que l'on s'initie, par la lecture de ce livre à l'héroïque vie et plus encore à la pensée de Mazzini, on conçoit mieux le sentiment de réparation qui porta l'auteur, d'abord, puis la traductrice à révéler au monde civilisé cette âme vraiment trop grande pour être comprise de ceux-là mêmes auxquels elle se sacrifia. Mais, dans le nombre immense de pages sublimes que nous a léguées le grand patriote, laquelle citer ?

Il faudrait les reproduire en entier. Ici, cependant, un fait, à mes yeux, domine tous les autres et vient déterminer mon choix.

Mazzini, professe dans tous ses écrits le spiritualisme le plus élevé, le plus pur. Sans parler précisément de la réincarnation ici-bas, il affirme hautement la succession des existences ; il croit à l'éternelle solidarité des âmes dans le double domaine de la vie terrestre et de la vie spirituelle, comme le démontre le saisissant récit de sa vision dans la campagne de Rome (pages 390-93). Ainsi que nous, il appelle le développement graduel des peuples : l'éducation providentielle de l'humanité, laquelle commencée ici-bas, doit également selon lui se poursuivre en s'agrandissant de sphère en sphère, jusqu'à l'accomplissement de la perfection indéfinie. Toutes ses vues politiques et sociales visent à l'expansion de cette vaste philosophie et c'est là, certainement ce qui constitue leur supériorité sur celles des autres chefs de partis.

« Ce dont l'humanité se meurt, dit Mazzini (page 252), c'est du
« besoin d'une foi commune, d'une pensée commune qui relie la terre
« au ciel, l'univers à Dieu. » Il écrit ailleurs (page 289) : « La vie
« d'une âme est sacrée à toutes les étapes de son existence, aussi sa-
« crée à l'étape terrestre qu'à celles qui suivront ; chaque étape doit
« être une préparation pour la suivante ; chaque pas en avant doit
« aider au progrès graduel de cette vie immortelle que Dieu a soufflée

« dans chacun de nous, aussi bien qu'au progrès de cette grande
« entité, — l'Humanité, — qui se développe par le travail de tous et
« de chacun. »

Je pourrais multiplier les citations à l'infini, mais il faut se borner. En voilà bien assez pour faire comprendre que, sous l'influence de ces principes, le plan politique et social de Mazzini puisse présenter une profondeur, une étendue, une lumière devant lesquelles s'effacent rapidement les théories froides, mesquines, désespérantes de l'école utilitaire. On sent que le grand homme avait trouvé la vérité sociale parce qu'il possédait la vérité philosophique et religieuse ; on devine que son courage pratique émanait de sa courageuse foi.

Merci donc aux deux femmes dont la vaillante plume vient d'ériger ce monument intellectuel et moral à la mémoire de l'Apôtre que l'Italie moderne persécuta mais auquel dans un avenir prochain le monde entier rendra justice.

Sophie ROSEN (DUFAURE).

Conférences et conférenciers

L'œuvre des conférences suit sa voie, une circulaire a convoqué à Paris les souscripteurs, pour bien remplir la pensée de tous et décider des voies et moyens ; bien peu se sont rendus à l'appel qui leur était fait, ce qui était prévu.

En effet, au lieu de dépenser une somme assez élevée, pour un voyage coûteux, nos amis qui, en général, nous ont envoyé leur obole pour l'œuvre en la faisant petite au début, eussent préféré donner des ressources plus grandes à nos conférenciers en leur destinant le coût des dépenses occasionnées par un déplacement.

Nous avons reçu des lettres des souscripteurs, tous nous priaient de les faire représenter à la réunion ; Mme Arson est venue au nom de la Société spirite de Rouen ; quatorze autres personnes étaient de Paris ; après avoir constaté que nous avions en caisse 8,200 fr., que la souscription était réellement faible, en face des espérances que M. J. Guérin avait eues au début, en nous présentant son idée généreuse, nous avons pensé qu'il fallait :

- 1° Avoir l'assentiment des conférenciers en vue.
- 2° Connaître le sujet des conférences, en avoir la teneur complète ou le résumé.
- 3° Imposer l'obligation de ne point s'écarter des idées purement spirites.
- 4° Vouloir que chaque conférencier ne traite que des idées émi-

ses par les Maîtres : Allan Kardec, Roustaing et les savants modernes qui ont étudié la phénoménalité

5° Savoir, aussi, quelles sont les subventions demandées par chaque conférencier pour déplacements et voyages.

6° Une nouvelle réunion aurait lieu, sitôt les réponses reçues à ces demandes.

Ces réponses, toutes favorables, sont arrivées au Siège social, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs; pour la Belgique, de MM. Martin, à Bruxelles, — Van de Ryst, à Spa, — Henrion, à Liège.

Pour la France : MM. Bonnefond, — Jésupret père et Jésupret fils, pour le Nord. — A Paris : Mmes Rosen et Olympe Audouard. — MM. Vincent et P.-G. Leymarie. — A Tours, M. Denis. — A La Rochelle, M. Vincent. — A Bordeaux, M. E. Cordurié. — A Montpellier, M. François Vallès. — A Carcassone, M. V. Tournier. — Nous comptons aussi, sur M. Pothénot, de Joinville, si sa santé le lui permet.

Nous convoquons, pour le mercredi 4 mai, à 8 heures 1/2 du soir, la commission qui s'est déjà réunie, qui représentera tous les souscripteurs. Bon nombre d'autres partisans des conférences y veulent assister.

Bibliographie

Un Ami, a mis en dépôt, à notre librairie, divers ouvrages d'un auteur spiritaliste décédé.

Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, en deux volumes in-8 avec de nombreuses gravures et plans, par Z-J Piérart..... 20 »

La Grande Epopée de l'an II, in-12..... 2 50

Le Drame de Waterloo, in-12..... 4 »

Ce sont trois volumes intéressants, au point de vue historique, et pour les érudits et les archéologues, *il y a, là, une mine bien riche à exploiter.*

Correspondance entre un Pasteur évangéliste et un Spirite.

Notre frère, M. Leruth de Poulseur, vient de faire paraître en une brochure de 75 pages, une série de lettres échangées avec un pasteur protestant. La lutte, constamment à l'avantage de notre frère en croyance, s'est terminée par une retraite piteuse du pasteur. Cette brochure intéressant coûte 0 fr 70, port payé; il faut la lire attentivement pour la bien apprécier.

Nous présentons, à M. Leruth, nos compliments bien sincères, pour sa défense si bien faite de notre doctrine notre ami a prouvé que le spiritisme offre à ses adeptes, une réponse toujours prête aux arguments de ses adversaires, en restant sur le terrain de la politesse, de la droiture et du bon sens.

M. Rriblet, de Florence, nous envoie un livre de poésies remarquables, en langue italienne intitulé : IL PELLEGRINAGGIO NEI CIELI obtenu par un médium qui connaît à peine sa langue, et ne sait pas du tout les règles de la poésie.

Gino Fanciulacci, déclare qu'il ne peut revendiquer la paternité de ce poème puisqu'il lui a été dicté par les Esprits; au dire des lettrés italiens, ce volume

est parfait comme fond et comme forme, irréprochable comme prosodie.

Nous remercions bien vivement, M. Riblet, qui a bien voulu se rapprocher de nous, en nous offrant cette œuvre si complète d'un jeune médium ; nous le, saluons avec affection et il serait bien aimable, de présenter en notre nom, l'accolade fraternelle à notre F. E. C, M. Gino, Fanciulacci.

Pour demander ce volume, s'adresser à M. Riblet, Borgo ognissanti, 17 à Florence (Italie).

Etudes physiologiques et psychologiques, sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce, par M. François Vallès, inspecteur général honoraire des ponts-et-chaussées, ouvrage instructif et intéressant, bon à étudier, à méditer : 1 fr. et 1 fr. 15 cent. port payé.

M. Augustin Babin a édité une nouvelle édition de ses notions d'astronomie, qu'il a modifiées et augmentées. Prix : 1 fr. 80 broché ; — 2 fr. 65 relié ; — 35 centimes en plus pour le port. Collection des œuvres générales reliées richement, 8 fr. 50 ; — 10 francs *franco*.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE comble une lacune profonde dans l'instruction publique, félicitons l'auteur de cette œuvre, M. Camille Flammarion. 10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Le doute. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. L'esprit consolateur. 3 fr. 50, 4 fr. port payé. Entretiens sur le spiritisme. 1 fr. 50, 1 fr. 70 port payé. Recherches sur le spiritualisme. 3 fr. 3 fr. 85 port payé. Collection générale par A. Babin. — 8 fr. 50, 10 fr. port payé.

M. de Turck, ancien diplomate, a fait imprimer un essai de catéchisme spirite, vendu 0,40 centimes et 0,50 centimes, port payé ; c'est une brochure instructive, bien faite, déjà traduite en plusieurs langues, preuve que M. de Turck a touché juste.

LES CHRYSANTHÈMES DE MARIE, l'œuvre remarquable de M. C. Chaigneau, s'enlève rapidement. C'est un ouvrage inspiré, profondément médianimique. Prix : 3 fr. 50 port payé.

LA COSMOGRAPHIE VULGARISÉE de M. Tremeschini, ingénieur et astronome, est un tableau avec les mondes en reliefs de 0^m 60 sur 40 ; l'auteur le laisse à 5 fr. 25 au lieu de 7 fr., aux spirites : Caisse 1 fr., port à la charge du destinataire.

Nouvelle édition de Prières spirites belges à 1 fr. 60 port payé.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFÉRENCES.

M. Ouiste, père.....	3	»
M. Ouiste, fils.....	2	»
M. Gaston-Bellegarde.....	10	»
M. B. L.....	10	»
Mlle Joly.....	10	»
M. Bonnefont.....	5	»
Mme S. Kina.....	50	»
M. J. Cazals.....	6	»
M. Brunel.....	6	»
M. Latapie.....	5	»
Dr Mourlet.....	50	»
M. G. Thomas.....	5	»
M. Griffon.....		

SOUSCRIPTIONS AUX ŒUVRES SPIRITES.

M. Gaston-Bellegarde.....	10	»
M. Brunel.....	2	»
M. Didier Holz.....	50	»

Le Gérant : H. JOLY.

Paris, typ. de M. DÉCEMBRE, 326, rue de Vaugirard.